

Myriam Yedll

LES BEAUX SOIRS



Roman
Le Témoin gaulois

[Le Témoin gaulois](#) — *Les Beaux Soirs*

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit
[Le Témoin gaulois](#)
relève de l'escroquerie.

LES BEAUX SOIRS

Avant-propos

J'ai beaucoup balancé avant de confier au *Témoin gaulois* ce court recueil de nouvelles. La première raison de cette hésitation, habituelle, est le doute sur leur qualité et la crainte d'importuner le lecteur et de me rendre ridicule, la seconde, évidente, est qu'elles sont en tous cas très inégales, la troisième est qu'elles tombaient très mal en cette période où des sectaires, qui tentent de justifier leur dérive désespérée en prenant des masques religieux, essaient de terroriser le monde par des attentats aveugles, sauvages et imprévisibles, parce qu'ils n'ont pas d'autre motivation que de jouir de leur violence et que leurs cibles leur sont indifférentes. Dans de telles situations, il n'y a de place, semble-t-il, que pour le recueillement et l'indignation ou, par réaction, pour l'humour salvateur qui nous venge de la bêtise. Je ne parle pas de celui de *Charlie Hebdo*, détestable, et qui participe de la bêtise raciste et l'encourage.

Finalement j'ai pris le risque d'augmenter l'énorme masse de la sous-littérature et d'encourir la condamnation ou, pire, l'indifférence des lecteurs, considérant que dans d'assez bons recueils coexistent le meilleur et le pire, et que dans ce domaine comme en d'autres, ce serait offrir une victoire facile à nos ennemis que de renoncer à nos activités ordinaires et de changer quoi que ce soit à notre mode de vie, ce que justement ils espèrent.

J'ai voulu brosser un tableau de divers aspects de la vieillesse en ce début de siècle. Pour être vraie j'emprunte évidemment, comme toutes celles et ceux qui se mêlent de fiction, par

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

l'observation de nombreuses personnes, des traits que je mêle, accentue, atténue, ou déforme, ainsi que leurs situations et leurs histoires, remaniées ; j'y introduis aussi mes propres expériences (travesties), mes fantasmes ainsi que des souvenirs conscients ou inconscients de lectures et de spectacles, si bien que toute clé serait fautive et toute ressemblance fortuite. Je crois que c'est, pour le meilleur et pour le pire, le processus de toute création humaine.

Myriam Yedll

Paris le 30 décembre 2015

Revu le 16 octobre 2017

DERRIÈRE LES MURS

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

I. Hôtel Terminus

Ma belle-fille, à qui j'avais remis les clés (ces derniers temps, j'ai du mal à trouver la serrure), a fermé la porte que nous venions de franchir pour la dernière fois. Elle nous a ouvert celle de l'ascenseur et tout s'est passé très vite, je n'ai pas même eu le temps de jeter un dernier regard sur les lieux où nous avons si longtemps vécu. Notre fils nous attendait à son volant, nos valises déjà rangées dans le coffre. Nancy avait tenu à garder à la main son ordinateur portable. Le mien, qui sera mon dernier confident, est déjà sur place.

De notre rue à cette banlieue résidentielle toute proche, le trajet n'excède pas vingt minutes quand la route est dégagée, comme c'était le cas. L'établissement, que nous avons déjà longuement visité, est entouré de hauts murs qui ne laissent voir, de la rue, que l'étage supérieur et le toit. Le portail du parking était ouvert, André a stoppé en douceur en face de la porte d'entrée monumentale, nous nous sommes extirpés non sans peine de la grosse voiture, et n'avons eu que quelques pas à faire pour atteindre le seuil où la directrice des *Beaux Soirs* nous attendait, avec son meilleur sourire commercial. C'est une grande blonde bientôt quadragénaire, très droite, projetant avec autorité une poitrine opulente, l'air assuré que donnent des affaires florissantes, glaciale sous son amabilité de commande. C'est le type de femme qui m'a toujours laissé de marbre, même au temps lointain de mes plus grandes fringales. Nancy m'avait dit, après notre premier contact : « Elle est charmante, non ?

– Ouais, le genre à conserver ses ovocytes dans un frigo espagnol en attendant de trouver le temps de faire un

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

enfant, à cinquante-cinq ans peut-être ?
– Ce que tu peux être macho ! »
C'est vrai, et j'ai baissé le nez, confus.

Elle nous a serré la main et a présenté Betty, la femme de chambre qui, de jour, répondra à nos appels, et nous l'avons suivie jusqu'à la chambre, que nous connaissions déjà, et qui est située au rez-de-chaussée, donnant directement sur le jardin. Un employé nous suivait, portant sur un chariot nos deux grandes valises.

André a demandé au porteur de poser les valises sur le lit et lui a donné un pourboire tandis que Betty, congédiée, partait sans demander son reste pour de nouvelles aventures, et que notre belle-fille entreprenait d'ouvrir les placards pour y ranger nos vêtements avec l'aide de ma femme. Je souhaitais ranger moi-même les livres que voulais conserver (« Quels livres emporteriez-vous si vous deviez vivre dans une île déserte ? »), mais André a tenu à le faire suivant mes indications, pour gagner du temps, dit-il, comme si je n'avais pas l'éternité devant moi, mais je sais qu'il voulait m'éviter toute fatigue, alors je l'ai laissé faire : j'avais pris soin de classer mes bouquins dans l'ordre où je voulais les ranger, ma petite bibliothèque, qu'on avait déménagée la veille, n'en contient pas plus d'une centaine, ce fut vite fait ! Le cadre de notre nouvelle vie était en place : une grande chambre claire donnant sur des parterres ; mon bureau et ma bibliothèque, la coiffeuse de Nancy, nos fauteuils, une table et quelques chaises sont les épaves sauvées de ce naufrage qu'est, a-t-on justement dit, la vieillesse, avec aux murs nos deux tableaux préférés : comme nos enfants ne s'en soucient pas, ils iront bientôt

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

rejoindre les autres, tous du même peintre : nous en avons fait don à un musée de province qui a recueilli une bonne partie de l'œuvre de cet ami, disparu depuis longtemps déjà. Seuls, les deux lits « médicalisés », comme on dit bizarrement, appartiennent à l'établissement.

Les deux « jeunes » (une soixantaine de printemps chacun) ont tenu à partager avec nous ce premier repas dans notre avant-dernière demeure. Nous avons suivi le long couloir bordé de chaque côté d'une rampe et sommes passés devant la longue file des pensionnaires, auxquels nous nous joindrons à partir de ce soir, qui attendaient l'ouverture de la grande salle. Au fond du couloir nous sommes entrés dans une petite salle à manger où ne sont rassemblées qu'une dizaine de tables rondes, réservées aux visiteurs. L'une d'elles, près de la porte fenêtre donnant sur le jardin nous était destinée ce jour-là. André, connaissant nos goûts, avait apporté une bouteille de champagne qui a égayé les plats assez tristounets qui nous ont été servis. Notre belle-fille a dit qu'ils viendraient chaque dimanche, et qu'elle apporterait avec le champagne un peu de charcuterie pour améliorer le menu. J'ai répondu que leur visite nous ferait naturellement grand plaisir, mais qu'il ne fallait pas qu'ils se dérangent si souvent. Nancy a approuvé : un petit bavardage quotidien sur Skype, comme d'habitude, est tout ce dont nous avons besoin. Puis, pour changer de sujet, les enfants ont parlé de leur travail, qu'ils ne songent pas à quitter pour l'instant. Ils en rapportent toujours beaucoup d'anecdotes qui nous amusent, car tous deux content avec beaucoup de verve et, avouons-le, nous instruisent au sujet du monde comme il va : ainsi parents et enfants finissent-ils par échanger leurs rôles et les mères deviennent elles, comme les

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

colchiques d'Apollinaire, « *filles de leurs filles* » ! Après le café (ici, Dieu merci, on sert des expressos à la demande) nous avons fait un tout petit tour dans le jardin pour profiter du soleil printanier et, comme nous commençons à fatiguer, les enfants nous ont reconduits dans notre chambre et ont pris congé.

Mes parents disaient, à la fin de leur vie, que du jour où l'un d'eux perdrait son autonomie, leur couple entrerait dans une maison de retraite afin de ne pas être à charge de leurs enfants. Né en 1930, j'étais choqué par ces propos : je ne connaissais personne qui ait fini ses jours ailleurs que chez soi ou rarement, après un séjour généralement bref, à l'hôpital, et terminer son existence dans une collectivité, à moi qui ai toujours haï les cantines et les dortoirs, paraissait le sort le plus triste du monde. Par chance, mes parents ont eu l'élégance de nous épargner ce genre de décision et de finir paisiblement leurs jours chez eux, mais nous avons été plus tard confrontés à ce problème pour la maman de Nancy. Ses filles l'ont maintenue chez elle le plus longtemps possible, jusqu'au jour où il est devenu évident qu'elle avait peur, seule, comme un enfant, et que la perte progressive de ses moyens intellectuels s'ajoutant à des handicaps physiques croissants représentait un danger non seulement pour elle, mais pour son voisinage : elle oubliait de fermer un robinet d'eau ou, plus grave, le gaz, et parvint de justesse à éteindre un début d'incendie provoqué par une de ses cigarettes. La décision a été d'autant plus difficile à prendre que cette excellente femme, devenue veuve peu d'années après son mariage, et d'un caractère sociable mais très indépendant, refusait absolument de quitter son domicile. Il fallut lui présenter l'affaire comme un essai de quelques jours pour venir à bout de sa résistance, et à son

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

arrivée dans la maison de retraite qu'on lui avait choisie, pourtant aussi accueillante que ce genre d'établissement peut être, elle eut ce mot atterrant en voyant l'immense salon silencieux où les vieux, assis seuls ou par couples, semblaient attendre la mort : « Mais pourquoi m'amenez-vous chez les fous ? Je ne suis pas folle ! » Puis elle s'habitua vite à ce cadre de vie, et d'autant plus aisément qu'elle se crut bientôt chez elle. Elle retenait ses visiteurs en leur disant : « Restez donc à dîner, je vous ferai un bon petit plat ! » J'ai connu plusieurs cas où les vieillards, entrés bien à regret dans une maison de retraite, disaient bientôt à leurs enfants : « Mais pourquoi ne m'y avez-vous pas mis(e) plus tôt ? »

Tous ces exemples firent que, lorsque se posa pour nous le problème – je commençais à représenter une trop lourde charge pour Nancy, plus jeune, mais qui commençait aussi à fatiguer et refusait, comme jadis sa mère, toute aide à domicile – et que nous décidâmes d'un commun accord de prendre les devants en demandant à nos enfants de nous trouver un établissement convenable, cette décision me parut beaucoup moins pénible que je n'aurais imaginé vingt ans plus tôt. Bien sûr, j'aurais préféré m'endormir paisiblement chez moi et ne plus me réveiller, d'autant que mon éducation catholique, mes racines paysannes et l'exemple de mon père (maman, que les médecins droguaient pour lui éviter les souffrances de sa maladie, partit sans même en avoir conscience) font que la pensée de la mort, qui m'a toujours été familière, ne me perturbe pas davantage que celle d'avoir à m'endormir chaque soir. Comme dit le poète :

*« J'ai vu tant de gens si mal vivre
Et tant de gens mourir si bien » !*

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

Or j'ai eu la chance, et non le mérite, de bien vivre (« *à mon envie* », comme dit Apollinaire), et j'ai encore celle de finir ma vie dans une maison non pas luxueuse, mais d'une catégorie très acceptable, ce qui est malheureusement et honteusement refusé à beaucoup. J'ai vu des mouiroirs de toutes sortes, mais je garde le souvenir accablant d'être entré par erreur dans celui d'un hôpital de province où je croyais retiré un couple de cousins, que nous devons trouver trente minutes plus tard tout près de là, entourés d'un personnel nombreux et souriant, dans un établissement luxueux. Pour lors, on nous avait introduits et abandonnés dans un sous-sol obscur où s'étendaient de longs couloirs silencieux. Sur des chaises roulantes étaient alignés les vieux pensionnaires invalides, le regard vide, laissés à l'abandon entre deux repas. Nous avons parcouru à la hâte ce cercle de l'enfer où pourrissaient ces vieux travailleurs dont le labeur avait assuré l'aisance des bourgeois, cherchant nos parents, heureux de ne pas les avoir trouvés là et de nous enfuir.

Nancy, pour sa part, est suffisamment au fait de la charge que représentent pour des adultes actifs, dans le monde moderne, de vieux parents de moins en moins capables de faire face par eux-mêmes aux nécessités de la vie, et trop soucieuse de ne pas gâcher celle des enfants pour ne pas avoir accepté cette solution, sans joie certes, mais sans hésitation, quand je la lui ai proposée. Pour elle comme pour moi, le principal était que nous restions ensemble. Nous sommes de ces vieux couples « fusionnels », comme on dit aujourd'hui, où ils se font peut-être plus rares du fait de l'évolution positive des mœurs, qui ont partagé pendant soixante ans toutes les joies et toutes les peines que la vie peut offrir et qui, arrivés en fin de parcours,

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

ont aussi l'espoir de la quitter au même instant. Pourtant, je n'ai pas été surpris quand, les enfants à peine sortis, elle qui s'était montrée si courageuse a éclaté en sanglots. Je l'ai prise dans mes bras et lui ai rappelé que lorsque, jeune prof désargenté au retour d'un service militaire qui nous avait séparés pendant plus de deux ans, je lui avais présenté le joli grenier qui devait être notre premier logis dans la petite ville de province où j'avais été nommé et où elle venait de me rejoindre, elle avait eu la même réaction. À mon grand désarroi, ses larmes ont redoublé. Puis, comme en ce temps-là, elles ont séché presque aussitôt, et elle m'a souri. Le plus dur était passé !

II. Premières rencontres

Après une courte sieste, nous avons pris nos machines. Pour ma part j'ai répondu à plusieurs courriels qui nous étaient adressés à l'occasion de notre changement de vie, et j'ai parcouru les informations. Le dîner, aux *Beaux Soirs* comme dans les hôpitaux, est servi très tôt afin de libérer le personnel. Aussi en arrivant dans la salle à manger cinq minutes après son ouverture, n'avons-nous pas été surpris d'apprendre que nous étions les derniers à nous présenter, ayant eu déjà l'occasion d'observer que dans ces maisons les pensionnaires, n'ayant probablement rien de mieux à faire ou craignant de laisser passer l'heure, se présentent au moins un quart d'heure avant l'ouverture des portes. Une serveuse nous a conduits à une table de quatre couverts et nous a présentés à M. et Mme Mercier, deux personnes sympathiques qui nous ont souhaité la bienvenue et avec qui nous avons rapidement fait connaissance. Ce sont d'anciens commerçants qui se sont retirés là voici deux mois. L'homme ressemble à un héron un peu triste et paraît très fatigué, mais a eu le bon goût de ne pas nous entretenir de ses problèmes de santé. Sa femme a l'air d'une petite souris dodue, encore vive et pleine de sollicitude pour son vieux compagnon. Je me suis étonné des dimensions de la salle, qui ne peut accueillir qu'une cinquantaine de personnes, et de la voir presque à moitié vide, alors que selon sa publicité la maison abritait une centaine de pensionnaires. Les Mercier nous ont expliqué que, le dimanche, un bon nombre d'entre eux dînaient en ville, et que les personnes dont la santé déclinait étaient transférées dans les étages supérieurs. Nous avons bien sûr aussitôt changé de sujet, et nous avons commencé à parler de nos voyages. Nous avons

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

pu comparer nos impressions au sujet de différents pays, mais ils ont parcouru la planète en tous sens – ce fut leur grand luxe – en clients typiques du Club Med, alors que nous n'avons franchi nos frontières étroites que bien plus rarement, voyageant toujours de façon individuelle et n'entreprenant quelques voyages organisés que ces dernières années, et pour des destinations où nous serions confrontés à l'obstacle de la langue. Bien qu'ils ne se soient déplacés que dans des bulles aseptisées, sans avoir pratiquement le moindre contact avec les habitants, nous avons été amusés de voir que M. Mercier portait des jugements définitifs sur les mœurs et les sociétés, et que sa femme était revenue de leurs expéditions avec une conviction renforcée de notre supériorité. Décidément, nous allons sans doute découvrir des personnages amusants. C'est sur cette pensée reconfortante que nous nous sommes dit bonsoir.

Le soleil brillait déjà à travers les fentes des grands stores fermés à notre réveil : nous avons dormi plus qu'à l'accoutumée, plus fatigués par les émotions de la veille que nous ne voulions bien l'avouer. Nous avons déjeuné seuls à notre table, la plupart des pensionnaires étant déjà passés. Après un tour dans le parc, je me suis occupé du courriel pendant que Nancy passait et recevait ses coups de téléphone habituels. Puis nous nous sommes installés pour lire dans nos fauteuils et comme souvent, j'ai fini par m'assoupir bien que j'éprouve toujours autant de plaisir à reprendre mon vieux Montaigne, l'un des précieux livres sauvés du naufrage, que j'aimerais bien relire une dernière fois. Comme toujours, c'est Nancy qui m'a réveillé, juste à temps pour que nous arrivions dans la salle à manger parmi les derniers. La directrice en

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

personne accueillait ses hôtes ce jour-là. Elle nous a proposé de faire connaissance avec l'un de ses pensionnaires les plus anciens : la table des Mercier était occupée, et elle souhaitait qu'au début nous fassions connaissance avec le plus de monde possible : « Ensuite, les gens se groupent par affinités, et j'ai renoncé à les faire changer de convives » a-t-elle ajouté. Bien entendu, nous n'avions rien à objecter, contents au contraire d'élargir le cercle de nos relations.

Sur ce, cette dame nous a conduits à une table où trônait un gros homme au visage rougeaud orné d'une fine moustache, qu'elle nous présenta sous le nom de M. Octave. Cheveux et moustache, d'un noir de jais, étaient évidemment teints, il se tenait très droit et me fit penser à ce major d'une jolie nouvelle d'Agatha Christie, qui portait un corset et diverses postiches. En notre qualité de novices, nous nous sommes présentés rapidement, et il s'est aussitôt lancé dans des confidences. Nous avons vite appris, car c'était un grand bavard, qu'il était veuf depuis un an et avait choisi de se retirer dans cette maison, bien qu'il ne fût alors âgé que de soixante-neuf ans et en excellente santé, n'ayant ni enfants ni parents proches, qu'il avait occupé « un poste important » au Ministère de l'Intérieur et qu'il avait pour distraction favorite (déformation professionnelle ?) d'étudier le personnel et les hôtes de cette maison et de rédiger à partir de ses observations des fiches en vue, nous dit-il, d'en tirer un grand roman. Il nous donna un aperçu de son talent en nous apprenant que la directrice était mariée à un chirurgien de renom, mais ne dédaignait pas les femmes pour autant : « Je crois bien, dit-il, qu'elle fricote avec notre jolie hôtesse d'accueil !

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

- Ma foi, chacun vit comme il veut, ou plutôt comme il peut.

Il me semble que cette maison est parfaitement tenue, cette dame est aimable avec tout le monde, que peut-on lui demander de plus ? »

Mais il a ajouté, sur le ton de la confiance, que le plus grave était qu'elle s'efforçait de capter l'héritage des pensionnaires sans enfants dès qu'ils perdaient la tête.

« Ce que vous avancez-là est très grave, en avez-vous la preuve ?

- Non, bien sûr, la donzelle est futée, je le déduis de son comportement et de quelques paroles surprises au vol, mais croyez-moi, j'ai du flair ! » a-t-il répliqué avec aplomb.

Nancy et moi le regardions, effarés. Heureusement, le déjeuner se terminait, et nous avons pu prendre congé, en lui souhaitant une bonne journée.

Dans le couloir, nous avons rattrapé les Mercier, qui venaient de sortir et semblaient nous attendre :

« La directrice vous a fait subir l'initiation ? demanda Mme Mercier avec un sourire moqueur

- ???

- Chaque nouveau venu prend son petit déjeuner en compagnie de M. Octave, dit son mari, mais aucun n'est jamais revenu à sa table !

- Vous croyez qu'il est fou ?

- Non, c'est tout au plus un fabulateur, nous l'appelons le commissaire Maigret, mais il a beaucoup d'imagination et une langue de vipère ! »

III. Les Destilleul

Les Destilleul, ce vieux couple infernal, ont été jeunes, même s'il est aujourd'hui bien difficile de l'imaginer. On dit même qu'ils se sont connus à peine sortis de l'adolescence quand, à l'âge de quinze ans, Christiane fut embauchée comme apprentie vendeuse dans une boulangerie des beaux quartiers. Mme Mercier, qui fut leur voisine, nous a raconté leur histoire avec un luxe surprenant de détails.

Le fils de la maison, qui pouvait avoir trois ans de plus qu'elle, travaillait au fournil mais aidait parfois aussi à la vente. Jacques était un de ces blancs-becs dont la piètre apparence cache une santé de fer. Ses plaisanteries de commis-voyageur pouvaient amuser les filles, mais ses manières maladroites les faisaient plus sûrement rire... et fuir. Née dans une famille pauvre, la gamine ne découragea pas ses premières avances. Non qu'elle fût intéressée au sens habituel du mot, mais elle était bien décidée à s'arracher à la médiocrité familiale. Les fées qui s'étaient penchées sur son berceau ne lui avaient marchandé ni l'intelligence, ni la générosité, ni la capacité de se dévouer à autrui, mais elles avaient négligé son apparence physique : sans être un laideron, elle n'eut même pas droit à la beauté du diable. Elle en était parfaitement consciente, savait que le jeune mitron n'était attiré que par un appétit féroce qui n'avait trouvé jusque-là à se satisfaire qu'auprès des prostituées (il croyait se mettre en valeur en s'inventant une liaison avec l'une d'elles, liaison à laquelle un commissaire de police ami de ses parents aurait mis fin), mais tout cela lui était indifférent. Les garçons ne l'intéressaient pas plus que les filles, les émois du sexe lui demeureraient toujours étrangers. Mais elle sut

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

reconnaître dans ce prétendant falot des qualités de franchise, de loyauté, beaucoup d'ardeur au travail et la volonté de réussir. Bientôt elle accepta de le suivre dans un bal d'un quartier populaire, reçut sans émoi un premier baiser, mais fit comprendre fermement à l'apprenti séducteur qu'il n'obtiendrait rien d'autre d'elle, hors du mariage.

Les parents du garçon, qui n'étaient pourtant pas sortis de la cuisse de Jupiter, étaient trop fiers de leur réussite pour envisager sans répugnance une telle union. Ils avaient débuté, dans les années 20, dans une petite boutique du XX^e arrondissement, dont ils avaient rapidement développé la clientèle. Vint la guerre : le patron, mobilisé, passa les mois interminables de « la drôle de guerre » assez agréablement, exerçant les fonctions de cuisinier dans une caserne parisienne ; des permissions très fréquentes lui permettaient de garder le contact avec son fournil. Il fut démobilisé après l'armistice, et le couple tira tout le profit qu'il put du marché noir tout en rendant assez de services aux gens du quartier pour qu'il lui en sachent gré, à part quelques jaloux, et pour ne pas être inquiété à la Libération. Ils avaient alors assez d'économies pour s'offrir une belle boulangerie à l'angle d'une paisible avenue d'un quartier bourgeois. Les vieux travaillaient dur et bien, leur pain excellent et leurs pâtisseries – plutôt grossières, à vrai dire, jusqu'au jour où ils purent embaucher un bon pâtissier – leur valaient un flux ininterrompu de clients. C'était un plaisir d'entendre la sonnerie presque ininterrompue du tiroir-caisse, surtout le dimanche, quand les clients affluaient en famille et dans leurs plus beaux atours, à la sortie de la messe. Aussi, sans aspirer à sortir de leur milieu où ils faisaient figure de notables, avaient-ils quelque ambition pour

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

leur fils unique : un mariage avec une fille de commerçants, sérieuse et bien dotée, leur assurerait une retraite dorée quand l'heure serait venue de passer la main à leur héritier, et mettrait les jeunes à l'abri du besoin en doublant au moins la petite fortune familiale.

La boulangère, qui employait trois vendeuses, dont deux fort jolies, surveillait jalousement son jeune coq depuis qu'il commençait à tourner autour de ses poulettes, mais le dédain moqueur des deux premières, loin de la vexer, l'avait rassurée : pas de mésalliance à craindre de ce côté-là ! Rien à redouter non plus, pensait-elle, en ce qui concernait la troisième : un peu hommasse et brusque, c'était une fille sérieuse, active, dénuée de charme et de coquetterie, à qui elle confiait la caisse quand elle devait s'absenter. Aussi les patrons tombèrent-ils des nues quand leur héritier parla de l'épouser. Un tremblement de terre les aurait moins surpris. Ils lui demandèrent d'abord de justifier son choix : cette fille n'était-elle pas indigne d'entrer dans leur famille ? Ses parents n'étaient que des ouvriers minables, elle-même n'avait rien d'attirant ! Alors qu'il appartenait à un excellent milieu, hériterait un jour de leur fortune, et était, selon ses parents, assez beau garçon pour que n'importe quelle jolie fille de bonne famille se fasse une joie de l'épouser ! Lui, qui savait à quoi s'en tenir, objecta que c'était une fille sérieuse et travailleuse, que la beauté ne durait pas, et qu'elle avait tout de même « un petit genre ». Alors on lui remontra que cette petite intrigante avait bien caché son jeu et ne lui avait tourné la tête que parce qu'il était naïf et sans expérience ; le jugement ainsi porté sur lui le piqua d'autant plus qu'il était juste. Et puis, ajoutèrent ses parents, il était jeune et libre, n'avait pas même fait son service militaire, il serait bientôt

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

appelé sous les drapeaux pour rétablir l'ordre en Algérie, où il aurait tout le temps de l'oublier ! Comme il ne voulait rien entendre, l'objet de sa convoitise fut congédié et, de colère, il quitta ses parents pour s'embaucher chez un boulanger de son quartier à elle, qui le logea dans une petite chambre de bonne où elle ne voulut jamais se laisser entraîner.

Alors commencèrent de longues et étranges fiançailles. Les tourtereaux se voyaient tous les jours, sortaient ensemble au bal et au cinéma le samedi et le dimanche, étonnant leurs amis par leurs disputes incessantes, plus fréquentes et plus aigres que les querelles ordinaires d'amoureux. C'est qu'il n'y avait guère d'amour entre eux, et ils n'avaient alors en commun pas grand chose d'autre que le désir de faire plier les vieux, de leur imposer leur volonté. Lui, était excédé de ne pas avancer dans sa conquête ; elle, gardait une vertu d'autant plus ombrageuse et irréductible qu'elle n'éprouvait pour sa part aucun désir charnel et que ce jeune mâle perpétuellement en rut la dégoûtait un peu. Aussi éprouva-t-elle un grand soulagement quand il dut partir en Algérie : ses parents, avec lesquels il avait repris secrètement contact, s'étaient débrouillés pour lui trouver une planque très sûre dans les bureaux mais, misant sur cette séparation, s'étaient bien gardés, comme ils l'auraient peut-être pu, de lui éviter cet exil. C'était faire un mauvais calcul : l'éloignement eut pour seul résultat de faire oublier aux deux candidats au mariage leurs griefs réciproques : dans le souvenir de leur fils, l'image de la bien-aimée se para de plus d'attraits qu'il ne lui en avait jamais trouvés ; de son côté, délivrée de son harcèlement, et rendue à une vie monotone, elle se souvint de l'espérance d'une vie meilleure qu'il avait suscitée en elle, s'attendrit sur leur sort, et déploya pour la

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

première fois de la gentillesse, lui écrivant chaque semaine, chaque semaine lui envoyant un colis. Elle poussa même la complaisance jusqu'à passer huit jours à Alger pendant une de ses permissions, mais exigea bien sûr de faire chambre à part. Enfin, après vingt-huit ou trente mois d'épreuve, le guerrier, qui n'avait pour expérience militaire que quelques tours de garde et quelques patrouilles en ville, dont il avait bientôt réussi à se faire exempter, revint dans ses foyers, c'est-à-dire chez ses parents qui, fatigués plus qu'attendris par une telle constance, avaient fini par se résigner à ce mariage.

Accueillie de mauvaise grâce dans cette famille, Christiane sut imposer ses conditions : il n'était pas question que les jeunes gens reprennent leur statut de mitron et de vendeuse chez les beaux-parents, ils feraient eux-mêmes leur chemin : le patron de Jacques était prêt à lui céder son fonds en gérance, en attendant qu'il soit en mesure de l'acheter. Impressionnés, les vieux offrirent de les aider à faire immédiatement cet achat, en leur avançant l'argent avec un petit intérêt. L'avenir étant ainsi assuré, le mariage se fit en petit comité : les vieux boulangers ne tenaient pas à faire connaître cette mésalliance à leurs belles relations. Vint donc le soir tant attendu où Jacques allait recevoir la récompense de ses longs efforts. La jeune fille, résignée, lui abandonna enfin son corps sans grâce, mais la hâte brutale du garçon et la répugnance de la fille furent les plus fortes et le malheureux ne parvint pas à forcer la porte de la forteresse, qui offrait une résistance imprévue. Il fallut, le lendemain, consulter le médecin de famille, qui conseilla au jeune couple de recourir aux services d'un chirurgien pour procéder – médicalement – à la défloraison, « C'est parfois nécessaire », ajouta-t-il pour consoler le mari frustré.

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

Quelques jours plus tard, le mariage ayant été enfin consommé, les époux s'installèrent rapidement dans une routine qui ne leur parut pas sans charmes, bien que les disputes souvent aigres fussent fréquentes entre ces deux mauvais caractères. Sur le plan sexuel, une sorte d'équilibre durable s'établit bientôt : la jeune femme acceptait avec patience les assauts de son mari, reconnaissant qu'il ne pouvait s'en passer. Elle n'éprouvait rien, même plus le dégoût initial, juste un peu d'impatience. Lui, heureux de se soulager à son gré, ne se demanda jamais si elle en éprouvait du plaisir. À cette époque, le tabou était si puissant qu'ils étaient après vingt ans de mariage presque ignorants quand la parole commença à se libérer, et qu'on parla, par exemple, de l'orgasme féminin dont ils n'avaient pas eu le moindre soupçon et dont ils ne devaient jamais faire l'expérience. Ils s'entendaient au contraire parfaitement dans le travail, déployant la même énergie mise au service de la même ambition. Leur carrière reproduisit celle des parents de Jacques, à ceci près que c'est dans une banlieue cossue qu'ils achetèrent une grande et luxueuse boutique après avoir payé la première. Dédaignant l'appartement qui en occupait le premier étage et qu'ils préférèrent louer, ils achetèrent un grand pavillon du siècle précédent, assez incommode à vrai dire, mais entouré d'un jardin et orné d'une prétentieuse tourelle à créneaux. À la mort des vieux, ils placèrent judicieusement l'héritage dans des pas de porte et dans l'immobilier, en réservant une part pour l'achat d'une villa au Crotoy où ils passaient week-ends et vacances, aimant les bains de mer (à la hauteur des genoux), la plage, et répugnant à entreprendre de longs voyages, même bien encadrés par les agences qui s'étaient développées. Tous deux aimaient la bonne chère, et manger beaucoup pour reprendre

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

des forces était la règle de base de leur hygiène alimentaire. En quelques années, les maigres tourtereaux se retrouvèrent en surpoids et leur prospérité se traduisit bientôt par l'obésité et son cortège d'ennuis de santé.

Ces jours tous semblables passèrent vite. Vint bientôt l'âge de la retraite. En l'absence d'enfants, de parents, d'amis et de centres d'intérêt autres que leur commerce les deux vieux se retrouvèrent brutalement sans autre souci que leur santé, sans autre horizon que la tombe qui les guettait. À la santé déclinante de Christiane, percluse de maux, s'opposait la vigueur intacte de son mari. Ce fut une raison supplémentaire de se haïr, elle lui reprochant son égoïsme et son insensibilité, lui de leur pourrir l'existence par ses problèmes perpétuels, qu'il attribuait à son manque de volonté. Vint le jour où le maintien de Christiane à leur domicile devint ruineux, il fallut chercher une maison de retraite médicalisée où le vieux boulanger, qui avait maintes fois rêvé de retrouver de cette manière sa liberté, se résigna pourtant à la suivre, se rendant compte qu'en lui tout désir et tout projet s'étaient effacés, qu'il était incapable de pourvoir aux tâches ménagères qu'elle avait toujours assurées, et effrayé au fond de devoir vivre seul. C'est ainsi qu'en fin de compte nous les avons vus débarquer aux *Beaux Soirs*.

Dans ce cadre confortable et sécurisant, les vieux époux ont retrouvé une sorte d'équilibre et des centres d'intérêt nouveaux. Tandis que, devenu hypocondriaque, il prête une attention croissante au bobo le plus insignifiant, inquiet à la moindre alerte, et multipliant les appels au corps médical, elle se plaint à qui veut l'entendre de son mari, relève chacune de

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

ses bourdes ou de ses distractions pour les lui signaler aigrement ou le tourner publiquement en ridicule, attisant en lui une violence qui reste heureusement verbale, parce qu'il n'est pas réellement méchant. Tous deux font des paris sur la santé des autres pensionnaires et sur le nom du premier qui changera d'étage. Surtout, chacun observe secrètement et avidement l'autre et commente longuement ses problèmes de santé, dans l'espoir à peine caché de lui survivre.

IV. L'intrusion

Nous avons sympathisé avec un couple d'enseignants, M. et Mme Petit. C'étaient des amis des Mercier et ils prenaient habituellement ensemble leurs repas. On avait donc agrandi la table à notre intention, et Nancy jouait volontiers aux cartes avec ce quatuor. C'est ainsi que l'on est passé sans y penser du printemps à l'été et que le 14 juillet est arrivé sans crier gare.

Ce matin-là, en passant dans notre chambre, suivant notre habitude, après le petit-déjeuner, nous avons eu la mauvaise surprise de constater que quelque indésirable s'y était introduit en notre absence et avait fouillé dans nos affaires. Les tiroirs de la commode et du bureau étaient ouverts et leur contenu renversé sur le parquet, et nos deux ordinateurs, que nous n'avions pas encore consultés, étaient allumés. Nous avons sonné Betty, qui est venue presque aussitôt, l'air un peu inquiet parce que nous ne la dérangeons pratiquement jamais. En voyant le désordre que l'intrus avait laissé, elle n'a pas semblé surprise, mais a hoché la tête, fermé la porte et nous a dit : « Je vais tout de suite prévenir la directrice, qui vous verra bientôt. En attendant, je vous demande de vérifier si l'on vous a volé ou abîmé quelque chose, mais je ne le pense pas. Ne vous inquiétez pas, vous n'êtes pas les premiers à qui ça arrive ! Mais n'en parlez à personne d'autre, pour ne pas affoler les pensionnaires ! » Puis, sans attendre notre réaction, elle s'est éclipsée.

Ma première tâche a été d'examiner de près mon ordinateur et de le passer au scanner : il ne semblait pas avoir souffert, mais on pouvait très bien avoir enregistré le disque dur sur une clé

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

USB, avant la fouille. Je me suis résigné à y mettre un mot de passe, au cas où on récidiverait. Puis j'ai aidé Nancy à terminer son rangement. Comme Betty l'avait prévu, nous n'avons constaté ni vol, ni dégâts, mais tout cela nous avait beaucoup énervés et nous nous apprêtions à faire un tour au jardin quand la directrice a frappé à notre porte.

Nous nous sommes assis tous trois autour de la table, et notre visiteuse a commencé par nous présenter ses excuses et nous a demandé s'il y avait eu vol ou dégradations, auxquels cas nous serions indemnisés. Sur notre réponse négative, elle nous a assurés qu'une enquête discrète était en cours, et nous a demandé à son tour de garder le secret, afin de ne pas l'entraver. Nancy lui a alors demandé combien de chambres avaient reçu ce genre de visites. Comme la directrice paraissait surprise de sa question, j'ai ajouté que Betty nous avait fait la même recommandation et avoué que nous n'étions pas les premiers :

« En effet, a-t-elle répondu, l'air contrarié, il y a un précédent, c'est pourquoi je vous ai dit que l'enquête était ouverte.

- Pouvez-vous nous dire de qui il s'agit ?

- Non, moins on parlera de cette affaire, mieux cela vaudra ! »

Et là-dessus elle s'est levée et nous a quittés, après avoir renouvelé ses excuses.

Nous avons donc fait avec quelque retard notre promenade habituelle, et conclu que cet incident était sans gravité, mais assez déplaisant pour que nous fassions notre possible pour découvrir le ou la coupable : s'agissait-il d'un pensionnaire ? Cela paraissait peu probable, à l'heure du petit-déjeuner. Restait le personnel ou quelqu'un qui se serait introduit de

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

l'extérieur, chose difficile, étant donné que la porte d'entrée ne pouvait être ouverte qu'au moyen d'un code, et qu'un étranger aurait été vite détecté et éconduit. À ce point de notre réflexion, Nancy m'interrompit en me soufflant : « Regarde, voici le commissaire Maigret ! » En effet, M. Octave avait surgi au bout de l'allée et venait à notre rencontre, avec un grand sourire. Il n'y avait aucun moyen d'échapper à ce raseur.

V. Un fâcheux

Nous ayant rejoint, M. Octave, sans même nous saluer, nous demanda d'un air goguenard :

« Alors, on se remet de ses émotions ?

- De quoi parlez-vous ?

- Mais voyons, de ce qui a provoqué la visite de la directrice : je l'ai vue sortir de chez vous tout à l'heure !

- Et quelle est la cause de cette visite, selon vous ?

- Il ne peut y en avoir qu'une : vous aurez reçu une autre visite, beaucoup plus désagréable ?

- Vous parlez par énigmes, désolé, mais nous ne sommes pas d'humeur à entrer dans ce jeu ! Au revoir !

- Attendez ! Ne prenez pas si mal la plaisanterie ! En clair, votre appartement a été fouillé ; c'est arrivé à d'autres, parlez-en à vos amis Mercier et Petit !

- Ils ne nous en ont jamais rien dit ! Comment pourriez-vous savoir...

- Mais c'est un secret de polichinelle ! Tous ceux à qui c'est arrivé en parlent entre eux !

- Et cela vous est arrivé aussi ?

- J'ai même l'honneur d'avoir été la deuxième victime.

- Et qui est la première ?

- Hélas, elle n'est plus ! C'était une dame âgée qui a été retrouvée morte peu après dans sa chambre, brutalement, un beau matin, on n'a jamais su au juste de quoi !

- M. Octave, dit Nancy, taisez-vous, c'est effrayant ! Dans quelle maison sommes-nous tombés ?

- Ne vous inquiétez pas : il n'y a pas eu d'autre mort suspecte depuis, vous voyez d'ailleurs que je me porte comme un charme, et vous êtes assez loin sur la liste, en cas de malheur,

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

vous aurez tout le temps d'aviser ! Mais l'heure du déjeuner approche, adieu, bon appétit !

Et sur ces entrefaites, cet olibrius est parti à grandes enjambées en direction de la salle à manger.

Un quart d'heures plus tard, nous nous sommes assis à la table où les Mercier et les Petit nous attendaient. Nancy n'a pas tardé à leur demander : « Est-il vrai que vos deux chambres ont été fouillées en votre absence par un inconnu ? » Ils me regardèrent d'un air stupéfait :

« Qui vous a raconté ce bobard ? a demandé M. Mercier

- Un certain Octave, a dit Nancy
- Ah, celui-là ! dirent en chœur nos quatre convives, en regardant, l'air furieux, dans sa direction
- Et vous l'écoutez ? Ne savez-vous pas que c'est un fieffé menteur, et qu'il raconte des bobards pour se rendre intéressant ?
- Nous sommes fixés sur son compte depuis notre arrivée, mais il se trouve que cette mésaventure nous est également arrivée ce matin...
- À vous aussi ? s'est écriée Mme Petit sous le regard désapprobateur des trois autres.
- Je sais, leur lança-t-elle, la directrice nous a demandé de ne pas ébruiter l'affaire, mais si nos amis font partie du club...
- Le club compte beaucoup de monde ?
- Mais à peu près la moitié des pensionnaires !
- Et cela dure depuis longtemps ?
- Un mois environ...
- Cela fait donc une vingtaine de chambres, en une trentaine de jours ?
- On peut dire une chambre par jour, ça ne s'est jamais

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

produit un week-end !

- Et toujours dans la matinée ! ajouta M. Mercier, ce qui exclut pratiquement les visiteurs et une partie du personnel.
- Mais alors, il suffit de faire bonne garde dans les couloirs ?
- On y a pensé, naturellement, mais le personnel allant et venant d'une chambre à l'autre, cela n'aurait servi à rien, et la directrice s'est opposée à une mesure qui ne manquerait pas d'être repérée par l'ensemble des résidents et qui les inquiéterait, sans garantie de succès.
- À la réflexion, il me semble qu'elle a raison dit M. Petit, cela aurait ressemblé à une milice...
- ...d'octogénaires et d'éclopés, l'interrompit sa femme en riant
- Il n'en reste pas moins vrai, conclut Nancy, que ce genre d'intrusion est très déplaisant, et qu'il faut espérer qu'on finira par surprendre le coupable ! Mieux vaut parler d'autre chose ! Cette blanquette est assez bonne, mais j'en faisais de meilleures.

Sur quoi ces dames échangèrent des souvenirs de recettes qu'elles n'auraient sans doute plus jamais l'occasion d'essayer.

VI. L'enquête

Quelques jours passèrent sans incident, ou du moins, si d'autres pensionnaires reçurent le même genre de visite indésirable, ils surent bien respecter la consigne de silence donnée par la direction, et rien n'a transpiré. C'est donc dans un ciel sans nuages que, soudain, le drame a éclaté.

C'était un dimanche soir, au moment où la porte du réfectoire s'ouvrait, et comme nous rejoignons la file des pensionnaires dont certains, comme à l'accoutumée, attendaient depuis longtemps cet instant. Une aide-soignante sortit en trombe d'une chambre, au fond du couloir, en poussant un cri affreux. En un instant, les résidents l'ont entourée, la pressant de questions. Je me suis aperçu que la chambre dont elle avait laissé la porte ouverte, dans sa fuite, était celle de M. Octave. J'entrai donc et m'arrêtai sur le seuil, stupéfait. Le malheureux gisait sur le carrelage, devant sa fenêtre, dans une position curieuse, presque assis, mais la tête faisant avec le corps un angle insolite. Je compris aussitôt qu'il était pendu à la poignée de la fenêtre. J'appelai à l'aide et on coupa non sans peine le cordon blanc qui ressemblait à une suspente de parachute (on m'a dit depuis qu'il s'agissait du cordon de ses rideaux) et qui lui avait brisé la nuque : nos efforts dérisoires et maladroits venaient évidemment trop tard.

À ce moment la secrétaire qui assurait l'intérim de la directrice, en son absence, arriva. Elle nous pria de sortir immédiatement sans ajouter au désordre de la chambre. Une infirmière qui l'accompagnait prit en charge la personne qui avait donné l'alerte, et tout le monde reflua dans la salle à manger, dans un

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

grand tumulte de conversations excitées. Personne, je crois, ne ressentait de peine pour le défunt, mais beaucoup, surtout parmi les femmes, étaient profondément choqués : plusieurs étaient rentrés directement dans leur chambre, incapables de dîner.

Vers vingt heures, on nous rassembla tous de nouveau, en présence de la directrice et d'un inspecteur de police, petit homme replet à l'air fatigué et blasé, accompagné d'un jeune homme qui fit office de secrétaire. Il reçut la déposition de la sous-directrice à propos des événements de la soirée, et quelqu'un fit observer que cette mort suspecte avait été précédée par une autre, et que toutes deux avaient touché les deux premières personnes ayant été visitées : des exclamations de surprise se firent entendre dans l'auditoire, d'où jaillirent des questions. La directrice demanda alors que l'enquête soit poursuivie sans témoin. Elle voulait sans doute continuer à cacher à ceux qui l'ignoraient que la moitié des pensionnaires avaient été victimes d'intrusions inexplicables, et qu'on n'avait pu identifier le ou les coupables. Mais elle dut reconnaître les faits. De toute manière, tout le monde fut vite au courant, personne ne se sentant plus tenu de garder le secret.

Consciencieusement, les inspecteurs entendirent chacun de nous, individuellement ou par couples. Pour notre part, nous n'avions pas grand chose à leur apprendre, et nous nous sommes contentés de confirmer et de décrire rapidement la visite indésirable dont nous avons été victimes et de rapporter les commentaires de M. Octave dont je me suis permis de signaler le caractère singulier. Finalement, la catastrophe que redoutait la directrice ne s'est pas produite, seule une vieille

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

dame a quitté *Les Beaux soirs*. L'enquête sur la premier décès suspect n'a pas été rouverte, et on a conclu à un suicide pour le second, les fouilles indiscretes étant attribuées à M. Octave. De fait, il ne s'en est plus produit à ce jour.

VII. Confession

Nancy me plaisante sur ma dernière conquête. Il est vrai que Gabrielle n'a rien de très attirant, au premier abord. C'est une vieille femme sans âge, presque impotente, débarquée aux *Beaux soirs* voici quelques jours. Un visage large, blanc et poudré comme on ne fait plus, une mâchoire puissante et carrée et deux petits yeux ronds verts et perçants, le tout encadré par une épaisse perruque rousse, elle a l'air aimable d'un bulldog doté d'un gros corps informe et de grosses jambes semblables à des poteaux. Mais sa voix, chaude et bien timbrée, fait un étonnant contraste avec son aspect vulgaire. C'est ce qui m'a engagé à faire sa connaissance quand, la première, elle m'a adressé la parole, tandis que ces dames faisaient un ramie et que je lisais, en attendant que le jeu me rende Nancy en l'éliminant. Comme beaucoup d'entre nous, elle avait surtout besoin qu'on l'écoute. Je me suis prêté au jeu, et n'ai pas lieu de le regretter.

Gabrielle est née voici longtemps (elle a préféré ne pas préciser) dans la région d'Auxerre où ses parents cultivaient quelques arpents de vigne, tout juste assez pour faire face aux dépenses d'une famille de trois enfants dont elle était la dernière. Ce statut de cadette était une chance, car si elle avait été l'aînée de ses deux frères ou de l'un d'entre eux, elle en aurait été aussi la servante, suivant les règles en vigueur au pays. À mesure qu'elle découvrait le monde, elle ne songeait qu'à échapper au sort de sa mère et des femmes du village. Les travaux des champs lui paraissaient pénibles, et l'école lui servit bientôt de refuge : elle apprenait facilement et se tenait sans effort en tête de sa classe, si bien que son institutrice

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

suggéra aux parents de l'envoyer au cours complémentaire de la ville, où elle pourrait préparer le concours de l'École normale d'institutrices et y poursuivre ses études sans plus être à leur charge. Cela ne représenterait pour eux que trois ans d'un sacrifice supportable, et c'était pour elle l'occasion de connaître une vie meilleure. Les vieux hésitaient, la mère était plutôt pour, le père plutôt contre, mais Gabrielle sentait bien qu'elle pouvait l'emporter. Restait à convaincre ses deux frères – l'aîné avait vingt-deux ans, le puîné vingt – qui commencèrent par se moquer d'elle. Voilà ce que ça rapportait, de lire des bêtises au lieu de se rendre utile, on devenait la chouchoute, on faisait la princesse ! Pour qui se prenait-elle ? Qui prendrait soin plus tard de leurs parents ? Mais devant ces derniers, ils se montrèrent indignés : comment, on travaillait tous très dur pour élever cette petite fainéante, et il faudrait qu'elle se prélassse à la ville et fasse la demoiselle quand elle aurait l'âge de travailler à son tour ? À qui d'entre eux avait-on fait pareille proposition ? Quand on en reparla le soir, elle comprit que ce discours avait porté : ses parents, malgré ses prières, se rangèrent à l'avis des garçons. Gabrielle courut en larmes à son lit, et jura de se venger cruellement : elle n'avait que onze ans.

Ayant traîné sur les bancs de l'école trois ans de plus, elle passa le certificat d'études, et fut aussitôt placée comme servante chez des voisins. La charge de travail était lourde, mais ses patrons étaient par ailleurs de braves gens, et bien d'autres filles de son âge et de sa condition auraient accepté leur sort sans peine. Mais Gabrielle songeait à ce que sa vie aurait pu être, et n'oubliait pas le serment qu'elle s'était fait. Un dimanche d'automne où l'on avait cueilli en famille des

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

champignons, elle mit une bonne dose de mort-aux-rats dans le plat réservé à ses frères (leurs parents et elle-même les mangeaient sans sel). L'effet fut foudroyant, et comme elle l'avait prévu, le médecin de famille délivra sans peine le permis d'inhumer, d'autant qu'elle lui présenta les restes du plat de champignons auxquels elle avait ajouté deux amanites cuits à part : chaque année, de tels accidents se produisent. Gabrielle se sentit à la fois soulagée et déçue : elle avait quinze ans, et si les méchants étaient punis, cela ne changeait rien à sa situation.

« Comment, lui dis-je, vous n'avez éprouvé aucun remords ?

– C'est ce que m'a demandé le curé quand, à la veille de Pâques, je me suis confessée. Le pauvre homme était bouleversé, il voulait que je me dénonce aux gendarmes, et m'a refusé l'absolution. Mais je m'en moquais, je le savais lié par le secret de la confession. J'avais eu tout le temps de penser à ma vengeance et de la préparer, j'ai puni ces brutes comme elles le méritaient, ce n'était que justice. Si c'était à refaire, je n'hésiterais pas ! »

Privés de main d'œuvre, ses parents se résignèrent à vendre leurs arpents de vigne. Le père, qui avait atteint l'âge de la retraite, donnait à l'occasion un coup de main à ses anciens collègues, la mère faisait des ménages, et ils s'en tiraient ainsi tant bien que mal, grignotant petit à petit le produit de la vente de leurs terres. Pour la fille, la situation ne changea vraiment que trois ans plus tard quand ils l'autorisèrent à partir à Paris, comme servante de gens originaires du village et qui passaient chaque année deux mois d'été dans leur maison de famille. Échappant aux vendanges, elle suivit donc ses nouveaux maîtres début septembre, et découvrit l'immeuble

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

hausmannien du VIII^e arrondissement où le docteur Germain, médecin fort apprécié dans ce quartier bourgeois, logeait sa famille et exerçait sa profession. On lui assigna une chambre sous les toits, au sixième étage, pourvue d'un petit balcon et sommairement meublée de meubles de rebut. Il y faisait froid en hiver et chaud en été mais elle était jeune, en avait vu d'autres, et ces douze mètres carrés lui parurent un vrai luxe : c'était la première fois qu'elle disposait d'une vraie chambre pour elle seule ! Monsieur l'ignorait à peu près, Madame menait une vie mondaine facilitée par l'aide que lui apportaient une soubrette préposée à l'accueil des patients et une vieille gouvernante active et revêche, Catherine, dont Gabrielle était la souillon. Catherine avait en charge les commissions et la cuisine et prenait soin des enfants, une fillette de douze ans et son frère plus jeune de deux années, tous deux sages comme des images. Gabrielle faisait le ménage, aidait à la cuisine, faisait la vaisselle et participait au lavage, au repassage et à l'entretien des vêtements.

Pendant trois ans, les choses allèrent ainsi sans histoire. Gabrielle découvrait avec étonnement ce qu'une fille de sa condition pouvait connaître de Paris. Elle avait fait la connaissance d'une petite bonne de son âge, Francine, qui lui fit découvrir les plaisirs populaires de la capitale, les bals du samedi soir et les guinguettes de Nogent. Peu surveillée tant qu'elle ne faisait pas d'esclandre, elle gardait d'ailleurs la tête froide et ne perdait pas de vue son désir de réussir, mais cherchait en vain le chemin qui la conduirait à la fortune. Au printemps, elle fit la rencontre d'un jeune para, dont la prestance et l'uniforme l'éblouirent. Ils dansèrent tard, puis se promenèrent longtemps, cette nuit-là, dans le quartier de la

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

Bastille. Le garçon lui tenait les mains, la regardait avec des yeux de chien battu. Gabrielle n'était pas une de ces petites ouvrières naïves et sentimentales qu'elle avait eu la surprise de découvrir en ville. Elle ne se faisait aucune illusion, en fille de la campagne, sur ce que son compagnon attendait d'elle : l'aventure, si elle lui cédait, serait sans lendemain ; elle hésitait, n'avait guère envie de le suivre, mais il trouvait des mots très doux, ses beaux yeux firent le reste, et il réussit enfin à l'entraîner dans une chambre d'hôtel sordide de la rue de Lappe. Au réveil, le séducteur s'était envolé. Elle sut qu'elle ne le reverrait jamais, poussa un soupir et rentra chez le docteur Germain à temps pour reprendre son service. Elle ne pensait plus guère à son aventure d'un soir quand elle s'aperçut, sans aucun doute possible, qu'elle était enceinte. Il n'était pas question, dans ces conditions, de rester au service du docteur et de sa famille, et encore moins de retourner chez ses parents. Elle n'avait que Francine à qui se confier. Son amie lui proposa les services d'une « faiseuse d'anges » à qui elle avait eu recours pour elle-même, mais Gabrielle était résolue à garder l'enfant, et la solidarité féminine jouant, on lui trouva un emploi de blanchisseuse plus dur mais mieux payé que celui qu'elle venait d'abandonner, et une chambre chez une vieille épicière à la retraite, femme d'expérience qui en avait vu d'autres et la prit tout de suite en amitié. Quand les premières douleurs survinrent, elle demanda à sa patronne la permission de prendre sa journée, étant souffrante. Elle accoucha, sans autre problème que le mépris que lui témoignèrent les infirmières, d'une petite fille que sa logeuse conduisit chez une maraîchère de Saint-Denis, qui avait accepté de la prendre en nourrice. le surlendemain, elle se présenta à son atelier, après une absence trop courte pour avoir éveillé l'attention.

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

Le patron vivait du travail de sa femme, auquel il participait de la façon la plus agréable possible, en recevant la clientèle et tenant la caisse. Âgé de plus de trente ans, il était encore assez bel homme, bien qu'un peu empâté. Tandis que sa femme assurait avec l'aide de quatre ou cinq ouvrières les plus lourdes tâches, il exerçait sur ce gynécée une sorte de droit de cuissage qui faisait implicitement partie du contrat, les filles n'ayant pas les moyens de s'y dérober. La patronne faisait semblant de ne rien voir, peut-être parce que c'étaient autant d'assauts qui lui étaient épargnés après sa journée de labeur. Gabrielle fut soulagée en s'apercevant que Marcel ne lui prêtait aucune attention, jusqu'au jour où sa patronne, informée par les bavardages de l'atelier, lui demanda d'y amener sa petite fille. Le couple n'avait pas d'enfants, et tous deux s'entichèrent de la petite, et il advint que le mari adresse la parole à la mère, mais seulement à propos du bébé. Celle-ci ne s'en étonnait pas, elle n'était pas de celles qui attirent les hommes, et n'en éprouvait nullement le besoin. Bientôt, la petite fille fut la mascotte de l'atelier, où elle passait une bonne partie de ses journées à jouer sagement dans un coin : elle était si sage et si jolie qu'on l'installait même quelquefois dans la vitrine avec ses poupées, offerte à l'admiration des clientes.

Les choses suivirent ce train paisible pendant cinq années. Gabrielle, comblée comme mère, s'était accoutumée à sa nouvelle vie et avait reporté sur sa fille ses anciennes ambitions. Elle avait renoué avec ses parents qui s'étaient résignés à accueillir l'enfant du péché. La petite les avait immédiatement séduits et elle les leur confiait chaque été. Et puis brusquement, tout changea dans leur situation. La patronne mourut en quelques jours d'une grippe qu'elle ne

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

voulut pas prendre le temps de soigner. Son mari témoigna un chagrin profond et sincère qui surprit beaucoup son entourage féminin, qui se trouva relevé de la partie des services qui lui étaient dus. À ce moment, Gabrielle était devenue la plus ancienne de la petite équipe et elle exerça les fonctions de la défunte tout naturellement, sans que rien n'ait été dit. Les jours passèrent. Vint le printemps. Un dimanche, à l'heure de la fermeture, Marcel la retint. Il lui dit qu'il appréciait son travail et son dévouement, qu'ils étaient l'un et l'autre bien seuls dans la vie, que la petite Nicole, qui irait bientôt en classe, avait besoin d'un père, qu'il était prêt à la reconnaître comme sa fille, et souhaitait épouser sa mère. Gabrielle, qui en était à se demander s'il n'était pas imprudent de réclamer une augmentation de salaire, tombait des nues. La franchise du garçon, qui n'avait pas parlé d'amour mais seulement de raison et d'enfant, la toucha, et elle tomba en pleurant dans ses bras.

Les bans publiés, Marcel eut la délicatesse de refaire complètement l'aménagement et la décoration de leur futur appartement, discutant longuement de chaque modification avec Gabrielle. Enhardie, elle lui suggéra d'agrandir et de moderniser son atelier et sa boutique en achetant le local commercial voisin qui se trouvait à vendre, et même de faire passer cette opération, bien plus coûteuse mais appelée à augmenter considérablement leurs bénéfices, avant l'autre. Mais le patron décida bravement d'engager simultanément les deux affaires, et ils se trouvèrent ainsi endettés comme un jeune couple, mais dotés d'assez d'expérience pour se sortir d'affaire rapidement. Tous ces changements provoquèrent-ils quelques jalousies parmi le personnel ? Gabrielle était aimée

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

comme une bonne camarade et comme la maman de la mascotte de la maison, et si elle ne chercha pas à dissimuler son bonheur, elle n'en tira ni vanité ni hauteur, et aucune manifestation désagréable ne lui fut rapportée. Quant à la petite Nicole, elle entra sans étonnement dans ce conte de fée et adopta sans peine le père qu'on lui offrait et qui avait su dès leur rencontre se faire aimer.

Marcel avait été un bon mari, moins fruste et plus attentif à partager son plaisir que le beau cavalier d'une nuit, et si sa seconde femme sut bientôt qu'il reprenait ses anciennes habitudes avec le personnel, elle ne s'en trouva pas négligée pour autant et adopta sur ce sujet la tolérance ou plutôt l'indifférence de celle qui l'avait devancée. Trois ans plus tard, le couple donna naissance à un petit garçon, suivi d'un autre à deux ans d'intervalle, sur quoi ils décidèrent d'un commun accord qu'ils ne devaient pas dépasser ce chiffre. Nicole, bien préparée à ce partage, avait de surcroît une bonne nature, et accueillit ses deux frères avec joie. Elle avait grandi en reprenant le rêve d'enfant de sa mère, et avec les moyens de le réaliser : à vingt ans, elle devint institutrice et s'épanouit dans ce métier, elle venait chaque dimanche rendre visite à sa mère, qui me la présenterait bientôt.

« Et ses frères ? À ma question, le visage de Gabrielle se rembrunit :

– Ils ont fait des études beaucoup plus longues, le plus jeune est ingénieur des mines en Afrique du Sud, et l'autre professeur à Harvard, en Amérique. Tous deux sont mariés, ont des enfants. Ils m'écrivent quand ils y songent, et toujours à mon anniversaire et à Noël, mais je ne les vois pas souvent, ils sont trop loin et trop occupés, et on n'a plus grand chose à

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

se dire ! »

Je ne m'enquis pas du sort de son mari, sachant que plus âgé qu'elle et moins épuisé par le travail, que par son harem, il l'avait laissée veuve depuis plusieurs dizaines d'années.

Ce samedi, nous avons rejoint, dans le réfectoire des visiteurs, la table de Gabrielle, sur son invitation insistante : elle recevait sa fille Nicole, et tenait à nous la présenter. Nous avons ainsi fait connaissance d'une femme d'une soixantaine d'années sans doute, mais d'allure encore jeune. Ce n'était pas sans doute la beauté éblouissante annoncée par sa mère, mais enfin elle était d'un abord agréable, et on la sentait dynamique et pleine d'humour. Comme elle nous expliquait la façon dont elle organisait ses premières années de retraite – bénévolat dans une association, études d'histoire de l'art, concerts avec des amis, voyages – sa mère poussa un soupir :

« Tu as bien de la chance, je n'ai jamais eu ce genre de possibilités ! » Sur quoi elle se leva en s'excusant et dit qu'elle reviendrait dans un instant.

« Maman déprime un peu, je crois, dit Nicole

– Je crois que ses fils lui manquent, hasardai-je

– Ses fils ? Mais elle n'en a jamais eu, ni d'autre fille que moi ! »

Je me trouvai bien embarrassé et bredouillai : « Excusez-moi, ce doit être l'âge, j'ai dû confondre. Je croyais qu'elle m'avait parlé de vos deux frères qui avaient trois et cinq ans de moins que vous et qui...

– Mais mon père est mort alors que j'avais sept ans ! Il n'avait pas de fils, et comme nous l'adorions, Maman n'a jamais songé à se remarier.

– Vous vous souvenez bien de lui ?

– Naturellement, et de sa mort affreuse, comme si c'était

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

d'hier : nous étions chez mes grands-parents, dans l'Yonne, et avons eu la mauvaise idée de cueillir des champignons...

– Votre père est donc mort comme vos oncles ?

– Quels oncles ? Il était fils unique, Maman était une orpheline sans frère ni sœur connus, pupille de l'Assistance publique et adoptée par ceux que j'ai appelés mes grands-parents, de petits vigneron qui ne pouvaient avoir des enfants ! »

Le retour de Gabrielle me tira d'embarras. Elle avait les yeux un peu rouges mais avait refait son maquillage, et Nancy relança habilement la conversation sur le sujet plus gai des petites manies et potins de la pension.

VIII. La photographie

Ce matin, la directrice nous a rejoints au jardin et m'a demandé si j'accepterais de rendre visite à M. Matthieu, passé au deuxième étage il y a un mois et transféré au troisième ce matin.

« C'est une démarche très éprouvante, m'a-t-elle dit (et j'ai compris : pour une personne de votre âge, comme si la mort ne m'était pas plus familière qu'à la plupart des jeunes gens), mais il est très agité et vous réclame avec insistance...
- C'est bon, j'y vais, mais je connais fort peu ce pauvre homme et cette demande m'étonne, nous n'avons pas eu plus de deux ou trois conversations... »

Tout en la suivant (car les deux portes qui conduisent aux étages sont fermées aux pensionnaires), j'essayais de me remémorer le peu que je savais du mourant. C'était un ancien militaire reconverti dans le civil comme ingénieur peu après la naissance de son premier enfant. Il avait servi dans la Royale comme enseigne de vaisseau, au Vietnam, et avait refusé de parler de cette époque : « La guerre est une chose affreuse, Monsieur, si différente des images d'Épinal dont j'ai été nourri, si laide... On en revient rarement indemne quand on y a exercé des responsabilités : je ne parle pas des blessures du corps, qui après tout cicatrisent ! » À l'évidence, la discrétion s'imposait, et je n'insistai pas. Est-ce de cela qu'il voulait finalement me parler ? Éprouvait-il le besoin de se soulager de quelque secret ? Voulait-il me charger de quelque message ? Il avait ensuite parlé plus librement de sa vie familiale et de ses enfants, établis dans des pays étrangers et qui avaient rarement l'occasion de lui rendre visite, de son métier et de ses voyages.

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

Nous avons eu ainsi quelques conversations, et il m'avait laissé le souvenir d'un brave homme un peu solitaire mais qui n'avait pas à se plaindre de la vie. Loin de paraître hanté par quelque remords, il avait de l'humour et le goût de la plaisanterie – j'y reviendrai – et attendait paisiblement et sans regret l'heure de rejoindre sa femme, morte depuis plusieurs années.

Pendant que je faisais ces réflexions, nous arrivions au grand ascenseur d'hôpital qui conduit aux étages et que les pensionnaires n'empruntent d'ordinaire que sans espoir de redescendre vivants. Il nous déposa sans bruit à l'entrée d'un long couloir aveugle, faiblement éclairé par des veilleuses fixées à intervalles réguliers. Les portes, derrière lesquelles agonisaient des gens que j'avais pour la plupart au moins côtoyés quelque temps, étaient généralement fermées, mais je pus apercevoir par l'une d'elles, qui était entrouverte, une sorte de momie repliée sur elle-même qui faisait de pénibles efforts pour respirer, et je préfèrai détourner les yeux en passant devant celles qui étaient ouvertes. Bientôt, la directrice me précéda dans une chambre et se pencha sur le lit pour m'annoncer, puis elle sortit après m'avoir indiqué le bouton électrique qui me permettrait d'appeler une infirmière quand ma visite aurait pris fin. Nous étions dans une chambre d'hôpital banale mais propre, éclairée par une grande fenêtre, et normalement équipée, à l'exception du sacro-saint téléviseur. Je m'approchai donc à mon tour du grabataire, qui hocha la tête en signe de reconnaissance. De la main, il me fit signe d'approcher encore et me murmura quelques mots presque inaudibles. Je crus distinguer « 46, Vietnam, parvenir » et il ouvrit sa main, jusque-là crispée sur un petit objet dans lequel je reconnus une prise USB. « Il y a là des documents

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

que je dois remettre à qui ? » demandai-je. Le vieillard bredouilla quelques mots indistincts, ferma les yeux et demeura immobile. Je sonnai l'infirmière après quelques instants et lui dis que son patient s'était évanoui. Elle lui prit le poignet, secoua la tête et murmura : « Il est mort ! Je vais vous reconduire. »

Il va de soi que, retourné parmi les vivants, je m'empressai d'examiner le contenu de la clé USB. À ma grande surprise, je ne découvris qu'un seul fichier image au format JPEG, nommé « VN46 » Je m'empressai de l'ouvrir, sûr de découvrir la clé du mystère. C'était une photo représentant un paysage presque nocturne. L'angle supérieur gauche formait avec un fil télégraphique ou un cordage un triangle rectangle auquel répondait, en bas, dans l'angle gauche, en amorce triangulaire, un bout de quai ou d'embarcadère. Parallèlement à l'hypoténuse de ce second triangle, et tout près d'elle, était amarrée une barque dont l'arrière paraissait couvert par une toile rouge. L'eau du fleuve reflétait dans des tons plus sombres un ciel bleu agrémenté d'une barrière et de bancs horizontaux de nuages blancs et gris d'où le jour, provenant de la gauche, n'avait pas encore fui, à moins qu'il ne se soit pas encore imposé. La rive opposée, couverte d'une végétation épaisse dont les cimes formaient une sorte d'arabesque, était composée de deux masses sombres, celle de gauche laissant deviner une étroite échappée sur la courbe du fleuve, et celle de droite formant avec son reflet un ensemble beaucoup plus épais. Entre les deux s'esquissait un petit golfe. Quelques points blancs, mystérieux, parsemaient ces taches sombres. C'était en somme une belle image qui m'avait été confiée, mais rien en elle n'évoquait la guerre, l'impression dominante était

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

au contraire le calme, la sérénité, avec peut-être une pointe de mystère qui n'était sans doute dû qu'aux circonstances dans lesquelles elle m'était parvenue. L'idée me vint alors de la questionner au moyen de quelques manipulations informatiques élémentaires, les seules dont je fusse capable, consistant à faire varier sa luminosité et son contraste. Ce faisant, j'eus une belle surprise : quand j'augmentai ces deux variables, l'image révéla les couleurs du jour et des détails inédits : l'embarcadère était couvert de grandes dalles, la toile rouge était une voile qu'une silhouette levait (ou baissait) et que surmontait une voile rectangulaire rouge et jaune comme elle, suspendue à une perche horizontale, le vert et les détails de la végétation apparurent, comme ceux des reflets, l'impression qu'un petit golfe se creusait sur la côte opposée s'évanouissait, cet effet était dû aux reflets dans l'eau. Surtout, quelques petites constructions – de béton, semble-t-il – émergèrent de la masse confuse du rivage, ainsi que des embarcations le long de cette rive.

Je décidai de soumettre cette clé USB qui ne m'apprenait rien à un autre pensionnaire, ancien informaticien. Il ne trouva rien de nouveau, aucun autre fichier ne semblait avoir jamais été enregistré sur ce support, mais il me fit remarquer que si la photo pouvait dater de 1946 (mais il était permis d'en douter, les bâtiments paraissant de facture nouvelle) elle avait été scannée et sans doute retravaillée à une date bien postérieure à 1946 puisque nous ne disposons que d'un document numérique, à la norme JPG, laquelle date de 1991-1992. Mais, ajouta-t-il, la photo, même récente, ne peut avoir été prise de nuit quel que soit le temps de pose : les couleurs du jour ne peuvent être retrouvées même si le capteur a une définition

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

élevée. J'ai finalement fait transmettre ce curieux legs aux héritiers, avec son histoire. Je ne pouvais rien en tirer : il aurait d'abord fallu retrouver le lieu où la photo a été prise, et je suppose que ce n'est pas facile. Puis interroger les gens sur ce qui s'est passé là... voici soixante-dix ans : il est douteux que l'événement qui a tant marqué le jeune enseigne ait laissé des traces, trois générations plus tard. Le temps aura accompli sa tâche, qui est d'effacer les souvenirs : et c'est sans doute bien ainsi.

Et puis me sont venues à l'esprit deux autres interprétations de cet incident : peut-être le mourant s'est-il trompé et m'a-t-il remis une clé sans rapport avec celle qui lui tenait à cœur ? Enfin, il était facétieux, comme je l'ai noté : peut-être a-t-il voulu partir sur une dernière plaisanterie, et me punir de la curiosité que j'avais montrée à propos de cet épisode de sa jeunesse, bien que je me sois gardé d'insister ?

X. Mélissa

Nous avons échangé un sourire complice quand, au réfectoire et peu après notre arrivée, la directrice nous a proposé de dîner avec la nouvelle pensionnaire, Mélissa. La seule « personne » de ce nom que nous ayons connue était en effet une de ces minuscules chiennes semblables à des joujoux que l'on nomme justement « *toys* », et dont une cousine de Nancy s'était entichée, stupide caniche miniature qui n'avait en effet guère plus de cervelle et de cœur qu'un jouet mécanique.

Un instant plus tard, l'hôtesse revint en compagnie d'une dame charmante et qui nous parut encore jeune, que nous avons adoptée au premier regard. Elle se tenait très droite en dépit de son âge, refusant de perdre un seul pouce d'une taille qui, dans notre génération, pouvait passer pour grande. Des yeux qui avaient dû être très beaux, d'un bleu intense, un regard franc et plein de bonté, le front haut encadré de cheveux grisonnants que, nous dit-elle plus tard, elle n'avait jamais voulu teindre, un nez légèrement aquilin qui lui donnait un air d'autorité laissaient deviner ce qu'avait été sa beauté, en dépit des petites rides qui parlaient d'une vie où les chagrins n'avaient sans doute pas manqué. J'aime chez les vieilles gens ces rides, où s'est gravée toute une histoire, et déteste ces mufles gonflés et informes qui sont la punition des vieilles coquettes qui, pour ne pas avouer leur âge, ont eu recours à la chirurgie esthétique tant qu'elles l'ont supportée, et qui leur donnent bien avant l'heure fatale l'apparence de cadavres plus ou moins faisandés. Très soignée de sa personne, vêtue avec une élégance discrète, elle avait une prédilection pour les couleurs pastel. Elle parlait d'une voix douce mais qui était

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

restée ferme, de même que ses gestes étaient précis et sa démarche assurée. Bref, il était difficile de lui attribuer un âge, mais lorsque nous avons appris plus tard qu'elle avait dépassé les soixante-dix ans, nous en avons été très surpris.

Notre petit cercle l'accueillit bientôt très volontiers : sa gentillesse lui ouvrait toutes les portes. Entre personnes âgées, si l'on a le bon goût de ne pas parler de sa santé, ce qui était notre cas à tous, le sujet préféré est le passé, la vie que l'on a eue, et les plus discrets en viennent très vite à se raconter. Née dans une famille aisée, Mélissa s'était mariée comme elle terminait ses études dans une école supérieure de commerce, pour épouser un jeune architecte au talent prometteur. Tous deux voulaient avoir des enfants, mais le premier, un garçon qu'ils nommèrent Robert, ne leur fut accordé qu'après cinq années. Presque aussitôt, un malheur inattendu vint les frapper : le père fut emporté en quelques jours par une rupture d'anévrisme. Devenue veuve, Mélissa dut réorganiser sa vie : ses revenus ne suffiraient plus, malgré l'aide de ses parents, à entretenir le grand appartement du Parc Monceau, elle le quitta pour un trois pièces situé dans le même quartier, mais à proximité du métro et du marché ; elle trouva sans peine un emploi de secrétaire de direction bilingue. À trente-et-un ans, elle aurait pu aisément se remarier, et nous avons compris que les candidats n'avaient pas manqué, mais le petit garçon, très jaloux, s'y opposait si fort qu'elle renonça pour lui à tout autre bonheur que de lui consacrer sa vie. Robert avait fait de bonnes études d'ingénieur et, d'un caractère romanesque, s'était épris de l'Afrique où il était parti exercer et s'était fixé. Elle avait longtemps espéré qu'une femme et des enfants le ramèneraient en Europe mais, sans paraître opposé au

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

mariage, il était à ce jour resté célibataire. Mélissa l'avait rejoint dix ans plus tôt mais n'avait pas supporté le climat et avait dû s'en retourner au bout de quelques mois. Depuis, il continuait de faire chaque année un séjour de trois semaines auprès d'elle mais, d'un caractère très sociable, et lasse de la solitude, elle avait fini par s'inscrire au *Beaux Soirs*.

Je crois qu'elle n'eut pas à regretter cette décision : elle fut immédiatement très entourée, et notre groupe, en l'accueillant, gagna beaucoup en gaieté et en fantaisie. Elle fit preuve d'un vrai talent d'animatrice, organisant des jeux, des fêtes, des excursions, avec l'aide de l'administration et de nous tous. Puis après quelques mois elle se plaignit de fatigue, d'insomnies, et à notre grande frayeur, des symptômes inquiétants apparurent : elle perdait la mémoire, posait plusieurs fois la même question, égarait des objets, se perdait, faisait des chutes... En décembre, nous avons fait connaissance de son fils qui, à l'occasion de ses vacances annuelles, vint la voir chaque jour : c'était un homme grand et athlétique, un peu solennel mais fort courtois comme elle et qui, voyant l'intérêt que nous lui portions, se prit d'amitié pour nous. Il s'inquiéta naturellement de son état et, après un entretien avec la directrice, assez expérimentée pour ne pas lui laisser d'espoir, la fit examiner par un spécialiste d'Alzheimer, qui leur expliqua l'évolution du mal et conseilla un établissement spécialisé où l'on pourrait au moins retarder les progrès de la maladie et lui donner des soins appropriés à chaque stade. Le départ de Mélissa fut assez éprouvant pour nous : elle suivit tranquillement son fils en nous disant « À ce soir ! », bien que nous lui ayons fait nos adieux en retenant nos larmes.

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

Robert, qui avait promis de nous donner des nouvelles, a tenu parole. Il revint six mois plus tard : tantôt elle ne le reconnaissait pas, tantôt elle lui reprochait de ne pas être venu la veille. Trois mois après, elle était tombée dans un état de démence irrémédiable. On l'enterre demain.

X. Un mari modèle

Il est rare que nous apprenions le décès d'un pensionnaire, l'administration prenant soin de transférer discrètement les personnes dont la santé se détériore dans des proportions alarmantes vers les étages supérieurs, d'où l'on n'en reçoit plus aucune nouvelle. Pourtant, la vieille Françoise a réussi à surprendre la vigilance du personnel en mourant subitement parmi nous, dans sa quatre-vingt-seizième année, au salon, peu après le déjeuner.

C'était une vieille dame charmante, très « vieille France », qui glissait sans bruit au fil des années, sans autre infirmité qu'une vue basse et une surdité que les aides auditives corrigeaient à peu près. Plutôt effacée, d'un abord timide, mais nullement sauvage, elle s'était bien habituée au milieu où elle devait finir ses jours. Sans être liante, elle se laissait assez facilement apprivoiser, et devenait prolixie quand elle se sentait en confiance. Aussi avons-nous eu le plaisir de compter parmi ses amis, qui étaient nombreux, et d'apprendre beaucoup sur ce qu'avait été sa vie, sans l'avoir sollicitée, bien sûr. C'était d'ailleurs une existence très banale qu'elle nous racontait : une enfance heureuse, une adolescence qui s'était prolongée au-delà de ce qu'elle aurait souhaité jusqu'à un mariage tardif pour l'époque, à quelques mois de ses vingt-cinq ans, juste à temps pour éviter la coiffé de Sainte Catherine, et enfin un bonheur sans mélange avec un mari adorable qui lui avait apporté la sécurité matérielle, l'avait entourée de ses attentions, lui avait donné trois filles charmantes et l'avait initiée au cinéma et à la musique classique, domaines où elle faisait en effet preuve, avec une mémoire étonnante, de vastes et solides

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

connaissances. Sa vie, disait-elle, s'était arrêtée le jour de son veuvage. Elle avait refusé l'offre de chacune de ses filles qui se disputaient l'honneur de la recueillir, mais se sentant mourir de chagrin dans un appartement devenu bien trop grand où tout lui rappelait le défunt, elle avait trouvé refuge aux *Beaux Soirs* et y avait repris goût à la vie. Du moins était-ce notre interprétation et celle de son entourage, tant elle montrait habituellement de gaieté et appréciait les petits plaisirs que l'existence laisse aux vieillards quand ils jouissent comme elle d'une santé passable et de revenus suffisants. Mais elle ne manquait jamais de verser une larme après avoir évoqué l'époque lumineuse de sa vie conjugale, affirmant alors que la mort serait pour elle une délivrance. L'instant d'après, elle n'y pensait plus...

Quelques jours après les obsèques, auxquelles nous avons assisté avec plusieurs de ses amis, la directrice vint nous trouver à l'heure du dîner pour nous demander un service. La fille aînée de Françoise, âgée de soixante-quinze ans, frappée comme ses sœurs par la présence de pensionnaires à la cérémonie funèbre, avait décidé de se retirer à son tour dans notre maison, qu'elle connaissait assez bien pour s'être relayée régulièrement avec elles auprès de leur mère, un dimanche sur trois, pendant près de vingt ans. Elle devait emménager le surlendemain et la directrice avait pensé qu'il lui serait agréable de prendre ses premiers repas avec des amis de Françoise : « J'ai pensé à vous, dit la directrice, parce que vous étiez parmi les plus jeunes (c'était joliment dit !) et les plus proches des amis de sa mère. » Comme nous n'avions aucune raison de refuser, et que tout événement imprévu, si minuscule soit-il, est toujours le bienvenu dans ce genre d'établissements, il fut

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

convenu qu'elle nous réserverait ce jour-là une table de trois couverts.

Nous connaissions déjà cette personne de vue. C'était une femme plutôt grande, qui n'avait pas jugé bon de teindre ses cheveux blancs et paraissait cependant plus jeune que son âge. Nous savions par sa mère qu'une seule des trois sœurs s'était mariée et avait eu des enfants : l'aînée, avec qui nous devions déjeuner, ingénieure comme son père, était restée célibataire et on ne lui connaissait pas de liaison, tandis que la cadette avait eu une vie sentimentale agitée et finissait ses jours dans la solitude sans s'être jamais attachée à aucun de ses compagnons de passage. Les présentations furent donc rapidement faites, et la directrice se retira discrètement. La visiteuse entra d'emblée dans le vif du sujet :

- « C'est étrange de prendre la succession de maman et de me retrouver dans cette maison où elle a été heureuse, me semble-t-il ? »
- Sans aucun doute, lui dis-je, et vous avez pu vous en rendre compte vous-même...
 - Heureuse autant qu'on peut l'être à notre âge et dans une maison aussi agréable, dit Nancy avec un sourire. Je crois aussi qu'elle se plaisait parmi nous, mais son mari lui manquait beaucoup !
 - Croyez-vous ? Elle vous parlait de mon père ?
 - C'était son principal sujet de conversation, ou plutôt il revenait constamment dans sa conversation, quel qu'en soit le sujet, qu'elle évoque ses souvenirs ou nous parle de ses propres goûts. On avait l'impression qu'il les lui avait tous inculqués, et elle n'appréciait que la musique qu'ils avaient écoutée ensemble et ne regardait que les films qu'il l'avait

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

emmenée voir. J'imagine qu'elle vous parlait aussi beaucoup de lui ?

– Jamais ! Elle s'en serait bien gardée ! Elle savait ce que nous en pensions !

– Pourtant, il l'aimait et l'a rendue heureuse ?

– Heureuse ? Elle a vécu dans la peur de le contrarier ou de lui déplaire ! Je dis bien la peur, et non la crainte, elle tremblait devant lui !

– Il était coléreux ? Violent ?

– Coléreux, oui, avec ses filles, qu'il ne supportait pas. Violent ? Cela se limitait à des taloches pour la moindre peccadille, quand nous étions enfants. Puis, nous ayant dressées à nous taire et à filer doux, il nous a ignorées. Il ne s'est même pas inquiété quand successivement, après le bac, chacune de nous a fait ses paquets et s'est embauchée pour terminer ses études. Pour nous, mieux valaient les privations et le surmenage que l'atmosphère de la maison ! Mais ce fut quand même une période difficile, où nous n'avons trouvé de réconfort et le courage de tenir qu'entre nous. Plus tard, mes sœurs ont revu de temps à autres nos parents, je ne me suis jamais senti le courage de retourner chez eux jusqu'à la mort de mon père, et pourtant j'aimais maman !

– Et avec elle, comment était-il ?

– Parfaitement insensible à ce qu'elle pouvait ressentir, il étalait sa prétendue supériorité et l'humiliait par des remarques méprisantes, sans s'en rendre compte, je crois. Il l'a rapidement coupée de tous contacts avec sa famille et ses quelques amies et n'a jamais compris qu'elle ait fait une dépression quand nous étions enfants. Il l'aimait, ou plutôt il l'adorait à sa façon, d'une manière incroyablement possessive. Elle n'a eu quelques moments à elle que tant qu'il

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

a travaillé. Il avait une très belle situation et exerçait sûrement son métier avec beaucoup de conscience et de compétence – j'aime mieux ne pas songer au sort de ses subordonnés – mais il a pris volontairement sa retraite par anticipation pour ne plus quitter sa femme un seul instant. Mes sœurs m'ont raconté qu'ils ne voyaient jamais personne. Ils se levaient à six heures du matin en toutes saisons, commençaient la journée par une heure de gymnastique et occupaient le reste de la matinée à de grandes randonnées à travers bois, par tous les temps. Ils déjeunaient d'une salade, prenaient une demi-heure de repos, faisaient deux heures de lecture, puis leurs courses. Au retour, ils écoutaient de la musique classique ou du jazz selon son humeur, puis maman cuisinait sous sa surveillance, car il ne la quittait pas d'une semelle. Le soir, après dîner, ils regardaient un film de son choix qu'il avait préalablement enregistré, et se couchaient à dix heures. À part un ou deux voyages à l'étranger chaque année, minutieusement préparé car ils voyageaient toujours seuls, rien n'est venu perturber ce rythme de vie, sinon la maladie qui l'a finalement emporté. J'ai revu maman, bien vieillie, aux obsèques de mon père, et nous nous sommes disputé sa garde, mais elle a voulu poursuivre l'existence qu'il lui avait faite dans son cadre habituel. Heureusement, elle n'a pas longtemps résisté à la solitude et a choisi de se retirer ici, à notre grand soulagement. »

Elle se tut, contemplant sans la voir son assiette intacte, et murmura enfin : « Mais comment a-t-elle pu garder un tel souvenir de ce type ? »

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

HORS LES MURS

XII. Annie

Nous avons reçu ce matin une lettre de notre vieille amie Annie. À peine plus âgée qu'elle, Annie est une amie d'enfance de Nancy, et elles n'ont jamais perdu contact, malgré la vie agitée de la première. Mariée très jeune à un Américain de Boston rencontré à la Libération, qu'elle a suivi dans son pays et dont elle a bientôt divorcé, elle s'est remariée plusieurs fois, toujours avec des étrangers, tantôt pour cause de veuvage, tantôt à la suite d'une nouvelle séparation, le dernier élu, dont elle partagea la vie pendant une dizaine d'années, étant Australien. De toutes ces unions, elle n'a eu aucun enfant et ne l'a jamais regretté, n'en ayant jamais souhaité, mais elle a tiré une fortune considérable, qui lui assure une vieillesse sans souci.

Sans souci d'argent, mais non sans chagrins, si on l'en croit. Rentrée en France, elle s'est fixée à Cannes, où elle possédait une grande maison avec parc et piscine dans la ville haute. Elle s'y est bientôt ennuyée, ce qu'elle a attribué au caractère surdimensionné de sa demeure, qu'elle a fini par prendre en grippe et par vendre pour s'installer dans « un petit cinq pièces » d'une belle résidence du même quartier, où elle se sent à l'étroit ! Bien qu'elle ait une santé de fer, elle commence à s'en inquiéter : elle se plaint de ne pas dormir de la nuit et d'être obligée de récupérer par de longues siestes. Nancy lui a conseillé de consulter un cabinet spécialisé dans les troubles du sommeil, mais elle n'en a rien fait, peut-être parce qu'elle dort beaucoup mieux qu'elle ne prétend. De même, dit-elle, elle ne digère presque plus rien ! Elle se plaint également de son personnel – trois personnes qui se relaient auprès d'elle,

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! – sur lesquelles, paraît-il, elle ne peut pas compter et qui lui inspirent beaucoup de méfiance. Bref, ces maux sans doute imaginaires l'occupent et lui fournissent au moins un sujet de conversation, des plus ennuyeux à vrai dire. Comme elle est devenue réellement sourde, sans vouloir en convenir, ses fréquentes conversations au téléphone sont de longs monologues : ne comprenant ni questions ni réponses, elle fait comme si elle ne les entendait pas, ce qui permet à Nancy de retourner à ses occupations jusqu'à ce qu'elles prennent congé.

Aux dernières nouvelles, la pauvre Annie se dit dépressive (mais refuse de se soigner) et hantée par l'idée de la mort qui pourtant ne la priverait apparemment pas de beaucoup de plaisirs.

XII. Le mendiant

Voici trois quarts de siècle, le Morvan était trois à quatre fois plus peuplé qu'aujourd'hui. La population était plus pauvre, mais beaucoup plus jeune et active, ce qui laissait à des marginaux assez de ressources pour y survivre, malgré la dureté du climat continental, très chaud l'été et glacial en hiver.

À la ferme, on était resté très pieux et on pratiquait la charité traditionnelle : si la coutume de l'assiette du pauvre – à chaque repas on disposait jadis un couvert supplémentaire destiné à accueillir le visiteur inattendu ou le mendiant de passage – était tombée en désuétude, on ne refusait jamais l'aumône. Je suppose que, comme sur les trottoirs parisiens, chaque mendiant se réservait son territoire, car je n'ai pas le souvenir d'avoir connu à cette époque d'autre vagabond que le père Lazare. Notre chienne Rita appliquait rigoureusement la consigne adressée par La Fontaine aux chiens de garde :

*« Donner la chasse aux gens
Portant bâtons et mendiants »*

et l'accueillait par des aboiements féroces, témoignant d'une telle colère qu'il fallait l'enfermer dans un « toit ». Notre hôte était un homme qui me paraissait très vieux et très grand, bien qu'il fût voûté. Un antique chapeau qui avait été noir mais que les intempéries avaient depuis longtemps verdi et d'où s'échappait une tignasse plus grise que blanche lui cachait les yeux : il ne le quittait jamais, même pour s'asseoir à notre table, comme d'ailleurs tous nos paysans. De son visage, on ne voyait guère qu'un grand nez qui aspirait avec avidité le tabac dont on lui offrait une prise à la fin du repas, et une barbe blanche fort emmêlée. Il était vêtu de guenilles toutes

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

rapiécées et d'une saleté innommable, ce qu'on ne voit plus sous nos latitudes où les mendiants, héritant du rebut d'une population relativement enrichie, ont des vêtements plus ou moins défraîchis mais d'apparence encore très convenable. Il portait en toutes saisons sur l'épaule un gros balluchon rempli de mystérieux trésors qu'il déposait en entrant derrière la porte. L'été, comme on mangeait dans la grand salle, la porte ouverte, on voyait parfois sa haute silhouette s'encadrer dans l'embrasure. Il s'arrêtait sur le seuil, attendant sans un mot l'invitation qui ne tardait pas à venir, et se dirigeait lentement, en traînant les pieds, vers la place qui lui était assignée, s'asseyait sur le banc et attendait qu'on le serve. Quand le patron fermait son couteau, il se levait comme nous tous, fermait le sien après l'avoir essuyé sur son pantalon de velours délabré, grognait un mot de remerciement à la maîtresse de maison et reprenait la route. L'hiver, il ne se présentait que le soir, annoncé par quelques coups bien reconnaissables de son bâton ferré sur les marches de granit. Il allait droit à la grande cheminée devant laquelle il s'asseyait et mangeait à grand bruit la soupe qui lui était offerte. Je savais que par les nuits très froides ou par très mauvais temps, il était autorisé à dormir avec les vaches, à l'étable (qu'on appelait en patois « *l'écurie* ») d'où il repartait de grand matin.

Vinrent la guerre et l'invasion qui déferla dans nos campagnes à la confusion générale, car l'armée française, « la meilleure du monde » n'avait presque pas offert de résistance. Pendant l'interminable attente de « la drôle de guerre », la propagande avait mis en garde la population contre les espions de « la cinquième colonne ». Le bruit avait bientôt couru que le Père Lazare en faisait partie, et les rares maisons qui le recevaient

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

encore, comme la nôtre, ne le faisaient qu'à contrecœur. Par un matin d'automne où un brouillard à couper au couteau cachait les maisons du bord de la route, nous étions partis à l'école où je traçais mes premiers bâtons. Le silence n'était troublé que par le croassement des corbeaux et par les voix d'écoliers invisibles, à quelques pas devant nous. Tout près, un coup de fusil claqua : quelque braconnier avait sans doute bravé l'interdiction. Ma sœur aînée, qui me tenait la main, pressa le pas pour rejoindre le groupe d'écoliers qui nous apparurent bientôt, enveloppés comme nous dans leurs longs capuchons bleus. Ils s'étaient arrêtés au bord de la route, entourant une masse informe qui gisait dans le fossé. Comme, échappé à la garde de ma sœur, je m'étais glissé entre deux grands, je vis que les plus robustes parvenaient à retourner ce que j'avais d'abord pris pour un gros paquet de chiffons. Des cris s'élevèrent aussitôt de notre petit groupe : le visage défiguré et sanglant du père Lazare venait de nous apparaître.

L'enquête fut brève, le vieux gueux avait été abattu avec des chevrotines. On conclut à un accident, et l'affaire fut aussitôt classée.

XIII. Veuvage

C'est notre fils qui nous a appris le décès du mari de ma cousine Nicole. Nous avons aussitôt pensé à un accident de la route : à près de quatre-vingt-dix ans, il s'entêtait à conduire ! Il est vrai que leur décision de se retirer dans une maison isolée du Cher, à vingt kilomètres de Bourges et de ses commerces, ne leur laissait guère le choix. De fait, il s'était endormi, seul à son volant, au mauvais endroit : la voiture s'est retournée dans un fossé assez profond.

Nous avons donc fait le voyage (cinq-cents kilomètres aller-retour) avec nos enfants, dans leur grande voiture confortable, pour assister aux obsèques, mais ce déplacement, joint aux émotions de la journée, nous a épuisés et il m'a fallu trois jours pour me décider à en noter les circonstances. Nicole est ma cousine germaine, et nous avons bien des souvenirs en commun. Elle n'avait pas terminé ses études scientifiques quand elle a épousé Jean, un camarade d'une précédente promotion. Elle avait vingt ans, et je crois bien qu'ils ne se sont pas quittés un seul jour depuis mais, absorbés par leur métier, ils ont renoncé à avoir des enfants. Je sais qu'ils l'ont regretté au moment de prendre leur retraite, ce qu'ils ont fait le plus tard possible, mais l'heure était passée depuis longtemps. Heureusement, leur neveu Marc leur a tenu lieu de fils, et je dois dire qu'il les a entourés de beaucoup d'attentions ces dernières années, alors que leur autonomie se réduisait, veillant à ce qu'ils aient à leur disposition, chaque jour, une aide ménagère, faisant appel pour eux aux artisans quand un problème d'entretien se posait et, finalement, se chargeant de leur déclaration d'impôts. Marc vint nous ouvrir la portière

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

quand l'auto s'arrêta dans la cour de leur grande maison. Nous connaissions bien cette ancienne demeure de maîtres du XVIII^e siècle acquise depuis plusieurs générations par la famille de mon cousin, et qui eût été bien trop grande pour ses occupants s'ils n'avaient pratiqué, tant qu'ils en eurent la force, une très large hospitalité. Depuis quelques années, seuls leur neveu et sa famille y passaient leurs vacances, mais nous y avons nous-mêmes fait autrefois chaque année de très agréables séjours. Marc nous fit entrer et nous introduisit dans la chambre mortuaire. La veuve était assise, effondrée, près du cercueil encore ouvert, et se leva difficilement pour nous accueillir. Le beau visage du mort n'avait pas souffert de l'accident, mais il présentait cette dureté minérale que l'on voit aux défunts. Nous n'eûmes d'ailleurs guère le temps de le contempler, les croque-morts n'attendaient que notre arrivée pour visser le couvercle du cercueil. Bientôt le convoi – quatre ou cinq voitures seulement suivaient le corbillard – emporta le vieil homme, à assez vive allure, vers sa dernière demeure.

Au retour, et selon la coutume, un repas, préparé par la femme de Marc et les deux aides ménagères qui se relayaient auprès de ses oncle et tante attendait les participants. Selon la coutume aussi, le repas avait commencé dans le silence et le deuil, mais bientôt on se mit à parler plus haut, et bien avant le dessert, l'ambiance était en somme fort gaie. Assis à côté de Nicole, qui restait silencieuse, l'œil sec et perdue dans ses pensées, je lui proposai de faire quelques pas et l'entraînai dans le jardin. Ma vieille cousine s'abattit sur un banc et fondit enfin en larmes. Je lui pris la main et lui dis de se laisser aller, cela lui ferait du bien. Comme elle pleurait sans fin, j'ajoutai sottement : « Il faut être courageuse, Nicole !

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

- Courageuse ? Mais je suis lâche, si j'avais du courage je ne serais plus là, j'aurais tenu ma promesse !
- Ta promesse ?
- Nous nous étions juré, il y a bien longtemps, de ne pas survivre l'un à l'autre, nous en reparlions souvent ces derniers temps, et je sais que Jean aurait tenu parole, alors que moi...
- Mais voyons, Nicole, personne n'a le droit d'exiger d'autrui pareil engagement !
- Il n'a rien exigé, l'idée nous en est venue en même temps, quand deux vieux voisins se sont suicidés parce que le mari était atteint d'un cancer incurable. Je me croyais bien décidée... Me voilà seule, et je n'ai pas osé ! Pourquoi, puisque je n'ai rien à attendre de la vie ?
- Mais voyons, la vie se suffit à elle-même, ton grand chagrin s'apaisera, tu es entourée de gens qui t'aiment... »

Bref, j'ai accumulé ces paroles de consolation

« Qui sont surcroît d'affliction »,

comme dit le poète, jusqu'à ce qu'elle consente, épuisée, à rejoindre ses hôtes. Avant de partir, je pris à part son neveu et lui rapportai notre conversation.

« Je suis au courant, ils parlaient souvent de ce projet fou, rien ne pouvait les en détourner, c'est pourquoi je n'ai pas quitté ma tante depuis l'accident.

- Pourtant, tu ne peux rester à la surveiller ?
- Non, mais nous l'emmenons chez nous demain, jusqu'à ce que nous ayons trouvé dans les environs une maison de retraite qui lui convienne, je crois que le plus dur est passé, l'important est de ne pas la laisser seule dans les prochaines semaines. »

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

J'ai quitté ma cousine un peu rassuré, mais je doute qu'elle survive longtemps à son mari.

.....
Cinq mois ont passé, nous correspondons régulièrement par courriel et de temps à autre par téléphone. Nicole s'est laissé conduire sans résistance ni enthousiasme à la maison de retraite que son neveu a dû choisir pour elle. Au téléphone, elle m'a reparlé une ou deux fois de sa fatale promesse, puis bientôt le ton a changé. Elle trouve aujourd'hui assez d'agrément à sa nouvelle vie, regrette de n'avoir pas fait le choix de cette maison du vivant de son mari (« Il serait encore là ! »), cultive des fleurs sur son balcon, s'est fait des amis, s'intéresse de nouveau à autrui et ne pense plus du tout à avancer l'heure de sa mort, qu'elle ne redoute pas non plus.

XIV. Revenants

Comme on parlait beaucoup, en ce temps-là, des réseaux sociaux apparus depuis une dizaine d'années sur Internet, j'ai voulu faire l'expérience d'un de ces sites qui vous permettent de retrouver d'anciens camarades de classe. Bien peu, parmi tous ceux que nous avons côtoyés parfois pendant dix ans, sont restés nos amis. Nous les avons perdus de vue tout naturellement : nos études ont bifurqué, leurs parents ont changé d'adresse, on s'est perdus de vue par négligence, ou parce que nos idées ou nos goûts se sont éloignés, ou bien l'on s'est séparés sur un malentendu, ce qui ne m'est arrivé qu'une fois, ou brouillés, ce qui m'a été épargné. Mais à la vérité, la plupart de ceux avec qui nous avons partagé tant d'heures nous étaient indifférents, une classe étant d'ordinaire l'agrégat aléatoire, instable et transitoire de bandes minuscules, elle-mêmes éphémères. Le hasard d'une ou deux rencontres m'avait appris que, passés la surprise et le plaisir de se reconnaître, on a vite épuisé les charmes des retrouvailles, parce que, hormis ce temps dont nous gardons des souvenirs parfois divergents, nous n'avons plus rien en commun. Encore s'agit-il des relations que l'école tisse entre garçons. Dans ma jeunesse, la mixité n'était réalisée qu'en maternelle et au-delà du bac. Pour ce qui est des filles qui furent de bonnes camarades, surtout si on les a désirées ou aimées, mieux vaut ne pas les revoir à quelques décennies d'intervalle : elles ont vieilli comme nous, mais dans ce cas, le choc est trop rude, et j'imagine qu'il est réciproque !

Il s'agissait donc moins, pour moi, de renouer ou de nouer des relations avec d'anciens camarades que de savoir ce qu'ils

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

étaient devenus. Pour y parvenir, je me disais qu'Internet serait certainement le moyen idéal, et je ne fus pas déçu : comme dans le film *Amy Hall* de Woody Allen, je suis frappé d'abord par l'opposition entre des carrières parfaitement prévisibles et des parcours tout-à-fait inattendus. Ensuite il ressort de cette enquête bien peu scientifique que tous ceux que j'ai pu retrouver semblent avoir bien réussi leur vie, au moins sur le plan matériel, et que je n'ai pas relevé parmi eux un seul cas de déclassement. Les raisons me paraissent évidentes : d'une part, ma scolarité s'est déroulée dans un quartier privilégié, même si la population y était socialement beaucoup plus mélangée qu'aujourd'hui, avec la « boboisation » non seulement de Paris intra-muros, mais aussi des banlieues adjacentes, qui devraient d'ailleurs être intégrées depuis longtemps à la capitale, n'était le conservatisme viscéral de mes concitoyens et l'attachement bien compréhensible des élus locaux à leur statut et à leur gagne-pain ; une autre raison est liée à ce qu'on a appelé « les trente glorieuses », où l'on a énormément travaillé, en un temps de plein-emploi, portés par la vague puissante d'une période de croissance économique où tout effort était récompensé, où un bon ouvrier ou employé devenait aisément « cadre », un bon technicien « ingénieur maison », un instituteur, professeur de collège et un professeur certifié, agrégé, tandis que l'argent affluait dans les caisses des commerçants, artisans et professions libérales, catégories aujourd'hui progressivement absorbées par le salariat, et parce qu'enfin les salaires augmentaient régulièrement, effaçant les emprunts, tandis qu'aujourd'hui ils régressent ; une autre raison est que si l'informatique est pour ceux qui sont nés avec elle un outil familier et indispensable, la fraction assez nombreuse des générations précédentes qui se servent d'un

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

ordinateur est presque exclusivement composée de celles et ceux qui ont exécuté des tâches intellectuelles de recherche ou de direction, d'enseignement ou d'encadrement ; la dernière est sans doute la dérélition ou la pudeur de ceux qui ont échoué et fuient ceux qui les ont connus.

Du roman que pourrait être le récit de chaque vie, il ne m'est évidemment parvenu, par ce biais, que des schémas bien sommaires. Voici pourtant quelques cas. Parmi les histoires prévisibles, un élève modèle devenu employé puis cadre de banque, toujours modèle et apparemment aussi terne et conventionnel ; des fils de commerçants qui ont repris la boutique paternelle : l'un d'eux, dont j'ignorais ce vice, se révèle nationaliste chauvin, raciste et antisémite, très vexé d'avoir dû vendre son magasin à un Arabe, très cher, tout de même, après en avoir bien vécu ! Un autre a fini par abandonner le sien pour s'employer comme cadre chez un fournisseur ; cela lui a permis d'être le coq d'une nombreuse équipe féminine et d'en exploiter les charmes : je le savais porté sur la chose, mais à l'époque ce n'était pas encore un salaud, sinon je n'aurais même pas répondu à son premier appel. Un autre semble avoir eu une vie de famille des plus paisibles et honorables, tandis qu'un artisan prospère et qui ne songeait pas, malgré son âge, à prendre sa retraite, y a été contraint par la révolution informatique qui a rendu caduc son savoir-faire. Côté surprises : un camarade qui se destinait à l'enseignement s'est tourné, au hasard d'un stage linguistique, vers l'Angleterre où il a fait carrière comme directeur commercial ; il y a conservé de nombreuses relations dont il fait chaque année la tournée pour agrémenter sa retraite. Le fils d'un ingénieur, garçon spirituel avec qui j'ai eu des

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

conversations sans fin, mais élève médiocre, a fait carrière comme adjudant et fini grâce aux relations de sa belle-famille à un poste enviable dans un ministère. C'est aussi grâce à ce site que j'ai pu reprendre des relations suivies avec cet ami perdu de vue par ma faute, sorte de Don Quichotte qui s'est consacré à ce qu'on appelait alors le Tiers Monde.

Je pourrais en citer encore d'autres, sans compter ceux qui ont cru me reconnaître ou ceux que j'ai contactés par erreur, et quelques-uns qui n'ont pas daigné me répondre, peut-être parce qu'ils ne se souvenaient pas de moi. Finalement, le nouveau média s'est révélé si envahissant que j'ai mis fin plus tôt que prévu à cette expérience, d'autant qu'un décès parmi mes correspondants m'en a fait craindre d'autres.

XV. Sous les toits

Je me souviens encore de leur arrivée. C'était bien après la guerre d'Algérie, en 1970. Je les ai rencontrés de bon matin, en partant au travail, alors qu'ils sortaient les poubelles. Ils avaient quelques années de moins que nous. Je leur ai dit bonjour, et ils ont paru si surpris qu'ils n'ont pas songé à me répondre. Une vieille voisine, pourtant charmante, s'en inquiéta bientôt : « Avez-vous vu nos nouveaux concierges ? Ils me font un peu peur, lui surtout, avec sa barbe mal rasée, on dirait un bandit ! Ce sont de vrais sauvages, ils répondent à peine quand on leur parle, je ne suis pas sûre qu'ils comprennent bien le français. Je ne crois pas qu'ils restent longtemps. » Nancy lui fit observer que c'était le syndic, un Pied Noir fraîchement rapatrié, qui les avait embauchés, qu'il assurait qu'il connaissait bien leurs deux familles, et que nous en serions contents. « Laissez-leur le temps de s'habituer ! », conclut-elle.

Amar devait être pendant quarante ans le gardien de notre immeuble. En fait, c'est la jeune femme, dont on apprit avec surprise qu'elle s'appelait Louisa, la plupart d'entre nous ignorant qu'il s'agissait aussi d'un prénom arabe, qui avait été engagée comme gardienne ; son mari, qui avait trouvé du travail dans le bâtiment, comme beaucoup de ses concitoyens, ne faisait que l'aider avant de partir à son travail et quand il était libre. Amar et sa femme se révélèrent être des gens très discrets, travailleurs, serviables et, l'accueil qui leur était fait dans la maison étant toujours courtois et souvent sympathique, ils surmontèrent bientôt leur timidité. L'homme ne manquait pas d'humour : un ancien colon faisait exception

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

et trouvait naturel de le tutoyer : il saisissait parfaitement ce que cela signifiait et jouant le « bougnoule » à la perfection, le tutoyait en retour. Le temps passa. Ils eurent bientôt deux enfants, un garçon pour commencer, et deux ans plus tard une fille. Les loges des vieux immeubles haussmanniens ont souvent l'aspect de petits salons assez accueillants, parfois luxueux, mais les concierges n'ont en général, pour se réfugier, qu'une chambre étroite avec vue sur les poubelles. Pourtant ce ne fut pas la raison qu'Amar me donna, quand le petit garçon eut six ou sept ans, pour expliquer la décision que leur couple avait prise. Sa femme et leurs enfants ne reviendraient pas de leurs vacances en Algérie, ils y demeureraient chez ses vieux parents, tandis que lui-même renoncerait aux chantiers et remplacerait sa femme comme gardien. « Ce sera dur, bien sûr, je ne verrai pas grandir les enfants, mais nous voulons qu'ils soient élevés dans notre religion et restent Algériens comme nous. Ici, ce ne serait pas possible. » C'était un homme pieux, mais un jour où je lui disais que je ne lui demandais pas de nouvelles de sa femme de peur de l'offenser, il me dit qu'il n'avait rien à voir avec « les barbus » et avait des idées modernes. En attendant, il se condamnait ainsi à vivre dans la solitude, ne retrouvant les siens que quelques semaines aux vacances d'été.

Ainsi s'est écoulée sa vie, qu'il a sacrifiée pour ce qu'il pensait être le bien de ses enfants. Ses journées étaient courtes, car il en était venu, pour les remplir, à s'occuper de deux immeubles voisins en plus du nôtre, et il avait des parents et des amis à Paris, qui l'invitaient souvent. C'était devenu une figure familière du quartier : toute la rue le connaissait, et ses locataires et des gens de toutes sortes l'arrêtaient pour prendre

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

des nouvelles de sa famille et bavarder un moment. Sa femme venait passer deux semaines chaque hiver, laissant leurs enfants aux bons soins de parents ou d'amis, et lui-même faisait le voyage d'Oran en août. Nous suivions les progrès des enfants, qui firent d'excellentes études et trouvèrent à s'employer comme ingénieur et professeure de lycée, dans un pays où le chômage, après avoir beaucoup baissé, reste très important. Puis les enfants se marièrent, et il nous annonça qu'il était grand-père. S'il a souffert de la solitude, il ne l'a jamais montré. On le voyait toujours aimable, avec un bon sourire : il ne se trouvait pas à plaindre, ayant atteint son objectif et considérant qu'il y avait dans le monde beaucoup de gens bien plus malheureux.

À l'approche de la retraite, nous imaginions qu'il allait pouvoir enfin rejoindre les siens et passer parmi eux le reste de ses jours. Mais comme nous lui disions combien nous nous désolions à la perspective de ne plus le voir, il nous détrompa : notre pays n'accordait de retraite aux étrangers qui l'avaient servi qu'à condition qu'ils y résident six mois dans l'année. Depuis, une loi a été votée pour abolir cette exigence inhumaine, mais pour des raisons mystérieuses, les décrets d'application ne sont jamais parus, situation qui n'a rien d'exceptionnel. Beaucoup de ses amis, qui auraient pu vivre dans l'aisance en Algérie si leur retraite les y avait suivis, faisaient venir leur femme au lieu de retourner chez eux, pour partager dans la pauvreté leur exil, dans un pays qu'elle ne connaissait pas et dont elle comprenait à peine la langue. Mais les enfants d'Amar avaient besoin de Louisa pour élever les leurs, il avait fait construire « une belle maison » près d'Oran, où elle se plaisait. Son choix serait donc différent : sa femme

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

resterait au pays, et lui passerait six mois, seul, en France, mais ce serait quand même un grand progrès. Il s'était assuré auprès d'un copropriétaire de la location d'une chambre de bonne, et ne quitterait pas, ainsi, l'environnement auquel il était habitué de si longue date.

Pourtant, à partir du moment où il prit sa retraite, sa santé parut s'altérer : il avait brusquement vieilli et maigri après son premier séjour de six mois à Oran, et ses promenades se raréfiaient, on le rencontrait moins. Un jour je dus lui rendre visite dans sa chambre sous les toits, à la demande de sa femme. Elle lui avait téléphoné la veille d'Oran, comme d'habitude, et bien qu'il l'ait assurée que tout allait bien, elle était persuadée qu'il lui cachait quelque chose : sa voix était faible, et il avait une vilaine toux. Un mauvais rêve avait achevé de l'inquiéter. Comme elle n'avait gardé de contacts qu'avec nous, elle nous demandait si nous pourrions nous assurer qu'il ne lui cachait rien de grave : « J'ai appelé le nouveau gardien, dit-elle, mais c'est un ami à lui, qu'il a rencontré en France. Il m'a affirmé que tout allait bien, mais j'ai eu l'impression qu'il mentait, et si Amar lui a donné la consigne, je sais qu'il ne me dira pas la vérité. »

J'ai donc pris l'ascenseur jusqu'au cinquième (il ne va pas plus loin) et empruntant l'escalier de service, j'ai gravi à pied le dernier étage. Depuis ma jeunesse, la plupart des chambres, minuscules, avaient été regroupées par trois ou quatre pour répondre à des exigences nouvelles, ce qui réduisit mon temps de recherche : au bout d'un couloir glacial, près des toilettes et de la prise d'eau communes, je repérai, fixé à une porte par quatre punaises bleues, le carton où était calligraphié le nom

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

d'Amar. Au moment où je sonnais, une toux grasse retentit derrière la porte, suivie d'une invitation à entrer prononcée d'une voix exténuée. De fait, la porte n'était pas fermée à clé, et je n'ai eu qu'à la pousser. Il faisait aussi froid que dans le couloir dans cette pièce de dix mètres carrés, où l'on ne voyait pas de radiateur. Un lit étroit où gisait le vieil Amar sous plusieurs couvertures, une petite armoire, une table carrée d'un mètre de côté, une chaise à moitié défoncée et un vieux fauteuil constituaient tout l'ameublement de cette pièce mansardée, dont la partie la plus basse composait un placard où le locataire rangeait le reste de ses biens. Le tout était très propre, mais misérable. Dans un coin, je remarquai la valise à roulettes que nous lui avions donnée parce qu'elle était devenue trop lourde pour moi, apparemment bouclée, et un vieux sac de voyage. Ma visite le surprit autant qu'on pouvait s'y attendre, mais quand je lui en eus expliqué la raison, il secoua la tête :

« Si j'avais su que Louisa vous dérangerait, je lui aurais expliqué la situation, mais je ne voulais pas l'inquiéter. J'ai vu le médecin hier, il m'a dit que j'étais très mal en point et qu'il ne fallait pas tarder si je voulais finir mes jours au pays. J'ai avancé mon départ. Je pars demain pour toujours, je leur ferai la surprise...

- J'espère bien que nous vous reverrons !
- Inch' Allah !
- Tout de même, on n'a pas idée, non plus, de rester sans chauffage par ce temps ?
- Ça coûterait trop cher, cette pièce n'est pas facile à chauffer, et avec toutes ces couvertures, je n'ai pas froid !
- Mais aussi, pourquoi passer l'hiver ici et l'été dans votre famille, l'hiver est bien plus doux chez vous ?

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

- Oui, mais l'été y est plus beau, et si je veux vraiment profiter de mes petits-enfants, c'est pendant leurs vacances.
- En tous cas, vous ne pouvez partir seul dans cet état, il faut qu'on vienne vous chercher !
- Un ami m'accompagnera jusqu'à l'aéroport et son cousin m'attendra à l'arrivée : dans l'avion, on n'est pas seul !
- Vous n'avez besoin de rien ?
- De rien, vous voyez, mes bagages sont prêts, merci encore pour tout, et excusez-nous de vous avoir dérangés. »
- Prenez soin de vous, lui ai-je dit en le quittant, la gorge serrée.

Cela s'est passé quelques années avant notre déménagement aux *Beaux Soirs*. Contre toute attente, nous l'avons revu quelques mois plus tard, complètement rétabli, triste pourtant. Un jour, je fis remarquer à Nancy qu'il recommençait à dépérir :

« Je crois, ajoutai-je, qu'il se prive pour les siens.

- Mais ils ne sont pas dans le besoin, je crois plutôt qu'il se sent inutile et ne supporte plus la séparation depuis qu'il n'a plus le dérivatif de son travail. »

Après six mois, il repartit pour Oran. Puis nous avons quitté notre ancien domicile. Ce matin, nous avons reçu un faire-part, sans doute à l'initiative de ses enfants : l'humanité, qui compte tant de brutes, venait de perdre un saint homme.

XVI. Le sursis

Le plus dur, aux *Beaux Soirs*, n'est pas de vivre entre vieilles gens, mais de voir la peur de la mort hanter la plupart d'entre nous et par voie de conséquence le souci excessif que les vieux ont de leur santé, harcelant les médecins à qui ils infligent leur science borgne tirée d'Internet, prétendant leur dicter leur traitement et imposant à tous ceux qui veulent bien les écouter le récit détaillé et interminable de leurs petites et grandes misères, réelles ou imaginaires. Pour sa part, Jérôme est de ceux qui fuient ce genre de conversation et rien de cette vaine quête d'un savoir médical sur Internet. La Toile multiplie sans fin, dit-il, des cas semblables à celui du héros de *Trois hommes dans un bateau* qui, consultant une encyclopédie médicale pour identifier la cause d'une gêne légère, avait découvert qu'il était atteint de toutes les maladies, excepté l'épanchement de synovie ! Et pourtant, il m'a raconté comment il lui est arrivé plusieurs années avant d'entrer aux *Beaux Soirs*, de consulter l'oracle : on ne l'y prendra plus ! Voici, en substance, son récit.

« J'achevais de me remettre de je ne sais quelle infection pulmonaire dans une clinique où l'on m'avait admis d'urgence, quand je vis entrer le chef du service de pneumologie, grand sexagénaire hautain, de ces maîtres qui ne daignent pas adresser la parole à leurs patients sauf absolue nécessité, et mon cardiologue, homme jeune, élégant et sympathique qui prétendait guérir mon arythmie à coups d'électrochocs. Après m'avoir brièvement examiné ils se mirent à l'écart pour tenir un mystérieux conciliabule. Le plus âgé s'étant éclipsé sans un mot, comme d'habitude, le jeune cardiologue s'approcha et

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

m'expliqua que j'en étais au troisième accident du même genre, qu'il ne pouvait être d'origine cardiaque, et que son collègue et lui pensaient qu'il s'agissait d'un problème pulmonaire, et qu'on allait procéder à une nouvelle analyse de sang. À peine était-il sorti que le chef du service de cardiologie, qui m'avait examiné la veille, vint me dire que mon problème n'était nullement pulmonaire, mais cardiaque ! J'ai pour principe de faire confiance à la Faculté et de m'en remettre entièrement à ses membres, mais dans ce cas, qui fallait-il croire ? Mon dernier interlocuteur était un homme grand et mince assez original, d'une élégance très vieille France, et que la longueur de ses bras gênait visiblement. Je décidai donc de croire plutôt les premiers.

Je sortis bientôt de la clinique, remis à neuf, et commençais à oublier l'incident quand me parvinrent les résultats de la fameuse analyse. Je vis qu'elle révélait des taux considérables d'A.C.E. et, je crois, de N.S.E., bêtes dont j'ignorais jusque-là l'existence. Par réflexe, je consultai Google, et appris qu'il s'agissait de marqueurs du cancer du poumon. Voilà donc ce qu'ils cherchaient. Je fis le point. Je me souvenais d'un ami de ma belle-mère qui, atteint de cette maladie, avait continué, aussi longtemps qu'il en avait eu la force, à venir à ses soirées. Je le revoyais, le visage de plus en plus gris, assis sur un divan, silencieux et crispé au milieu des cris, des rires et de la fumée des cigarettes. Cela n'avait pas duré longtemps, du moins dans mon souvenir. Je me donnai deux mois : pour l'instant, je ne ressentais rien, j'aurais le temps de mettre en ordre mes affaires (elles ne sont pas compliquées). Il n'y avait pas lieu jusqu'à nouvel ordre d'inquiéter Cécile. Je continuai donc à vivre comme devant, très agréablement, fréquentant amis et

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

famille, et profitant des spectacles de Paris. Cinq ou six semaines passèrent, j'avais un rendez-vous de routine avec mon cardiologue. Je lui téléphonai pour lui demander de ne pas parler de cette analyse devant Cécile, qui m'accompagne toujours en consultation, ce que ma surdité, que les prothèses corrigent imparfaitement, rend utile, sinon indispensable. Au cours de la consultation, ma femme s'éclipsa un instant, et j'en profitai pour demander au docteur : « C'est bien un cancer du poumon ? – Il n'y a aucun doute, malheureusement ! » Quand nous sommes sortis, le praticien m'a donné une tape amicale dans le dos : « Bon courage, mon vieux – Pas de problème ! » lui ai-je répondu.

À quelque temps de là, nous avons rendez-vous avec mon médecin traitant qui devait renouveler son ordonnance. Cette fois, je ne pouvais pas cacher plus longtemps la vérité à ma femme, et je lui expliquai avec beaucoup de ménagements la situation, en nous rendant à la consultation. Après nous avoir fait entrer et asseoir, la docteure ouvrit mon dossier et dit :

« J'ai vu votre analyse...

– C'est un cancer du poumon, je crois ?

– Où allez-vous chercher ça ?

– Mais les marqueurs ?

– Ces marqueurs ne signifient rien, il y a longtemps que nous n'en tenons aucun compte ! Je vous envoie passer une radio, pour vérifier, mais je suis sûre de ce que j'avance. »

C'est une femme de grande expérience, et dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'admirer les diagnostics, d'une grande sûreté. Nous l'avons quittée rassurés. De fait, les radios n'ont rien révélé.

XVII. L'attente

L'une de nos dernières visites avant que nous nous retirions aux *Beaux Soirs* fut pour ma cousine Monique, qui fut de tous mes jeux d'enfant et de ceux, moins innocents, de notre première adolescence.

Mariée de bonne heure, elle n'avait que vingt-deux ans à la naissance du cadet de ses deux enfants. Puis elle a eu la douleur de perdre sa fille aînée à l'âge de seize ans, et toute son amour maternel s'est évidemment reporté sur François, qui entra alors dans sa quatorzième année. À cet âge, un garçon qui a grandi dans une famille heureuse et équilibrée supporte mal le maternage. Il étouffait et se défendait par de violentes colères qu'elle ne comprenait pas, puis il s'en repentait, lui demandait pardon et l'entourait de ses attentions... jusqu'au heurt suivant. En d'autres temps, Monique aurait compris cette réaction naturelle d'un adolescent, mais son deuil la rendait sourde à toute explication qu'on pouvait avancer. Il faut dire que son mari, un brave comptable peu communicatif, avait choisi pour sa part de se réfugier dans son travail et ne leur était d'aucun secours. Dans ces conditions, personne ne fut étonné de voir le jeune homme, dont les études avaient jusqu'alors suivi un cours prometteur, redoubler la classe de première et finalement quitter en cours d'année la classe de Terminale pour s'engager dans l'armée. C'était heureusement une époque exceptionnelle, où la France ne fut mêlée directement à aucun conflit, et s'il commença par donner de l'inquiétude à sa mère en partant avec un détachement de la FINUL au Liban, il en revint indemne, et après une longue période d'ennui qui lui laissa

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

tout le temps de réfléchir, il revint mûri et dans une excellente forme physique, obtint sans peine de ses parents, trop heureux de le récupérer, de disposer d'un studio dans un quartier voisin et entreprit de passer son bac en candidat libre afin d'entreprendre des études de chimie. Ce fut pour Monique une embellie qu'elle n'espérait plus et qui dura plusieurs années, le temps que son fils sorte de l'E.N.S.C.P., diplôme en poche et passe un doctorat. Pendant tout ce temps, elle avait eu le bonheur de le recevoir à dîner chaque semaine ou presque, et il avait même consenti à passer chaque année, à plusieurs reprises, quelques jours de vacances avec ses parents.

Il fut tout de suite recruté par un laboratoire de Grenoble, ses visites s'espacèrent un peu, et il accepta au bout d'un an l'offre très alléchante d'une grande firme américaine. De nouveau, un fossé se creusait entre la maman et son fils adoré, et cette fois, il avait la largeur de la mare aux harengs ! À chaque retrouvailles, sa mère commença à le harceler pour qu'il se marie et lui donne des petits-enfants. Il avait appris la patience, ne faisait que rire de cette hâte, et pourtant il lui présenta bientôt sa fiancée, une jeune collègue danoise exilée comme lui. Les deux femmes se déplurent d'emblée : je suppose que la plus jeune perçut immédiatement le caractère possessif de l'autre. Monique, de son côté, me fit aussitôt un portrait peu flatteur de sa future bru : elle était grande et maigre, avec des cheveux jaunes mal coiffés, sans coquetterie et avec ça, prétentieuse et glaciale ! Je fus bien sûr invité au mariage avec Nancy, et nous découvrîmes, une jeune femme svelte, spontanée et épanouie, qui sut se montrer aimable avec tous, à l'exception de Monique qu'elle s'arrangeait pour éviter.

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

De cette union, qui fut semble-t-il sans nuages, naquirent trois garçons en moins de cinq ans, puis la jeune femme reprit sa carrière. Les grands-parents étaient accourus à l'occasion de chaque naissance, mais ils devaient prendre une chambre d'hôtel dans le voisinage, l'accueil de leur bru restait très froid et leur fils, qui souffrait évidemment de cette situation, était incapable d'y remédier, si bien qu'ils rentraient au bout de quelques jours. Quand Monique devint veuve, le plus jeune de ses petits-enfants avait quinze ans, et elle ne les connaissait pratiquement pas, sinon par ce que racontait leur père et quelques brèves conversations par Skype qu'il leur imposait.

Après une année de deuil, Monique, qui n'avait pas encore atteint ses soixante-dix ans et avait montré beaucoup de chagrin, nous rendit visite, et nous fûmes frappés par son changement ; elle avait rajeuni, était rayonnante : son fils, qui lui avait rendu plusieurs visites au cours des derniers mois, l'avait engagée à venir s'installer tout près de chez eux, dans une jolie maison qu'il lui avait achetée : elle profiterait ainsi d'un climat agréable et du voisinage de ses enfants, au lieu de vieillir dans la solitude. Et l'initiative venait de sa belle-fille, qui s'était émue de son isolement et de son âge ! Elle partit donc pleine d'espoir. Sur mes conseils, elle avait toutefois conservé son appartement parisien, qui pourrait servir de pied-à-terre à ses enfants et petits-enfants s'ils avaient à faire à Paris, et à elle-même si, comme nous le souhaitions, elle nous rendait visite. Je me gardai bien de lui dire que je craignais surtout qu'elle ne s'habitue jamais à « *l'américan way of life* ». C'est pourtant ce qui arriva. Après quelques semaines (nous communiquions naturellement par Skype), nous avons vu son enthousiasme faiblir, puis se muer en vague à l'âme et en mal

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

du pays. Elle parlait très mal l'anglais et ne le comprenait pas à l'oral. Autour d'elle, à part son fils, seuls sa femme et ses enfants comprenaient notre langue qu'ils parlaient plutôt mal, disait-elle, si bien que s'ils recevaient des amis, ce qui était fréquent, elle se trouvait reléguée dans le rôle de la grand-mère muette, ce qui ne convenait vraiment pas à son caractère. On sentait qu'elle s'aigrissait, ce qui devait être très pénible pour son entourage. Finalement elle revint à Paris, se jurant de ne plus en bouger.

Lors de notre ultime visite, nous avons trouvé une vieille femme lasse mais, semble-t-il, apaisée. Elle se dit heureuse d'avoir retrouvé ses pénates, d'avoir fait la paix avec sa bru, meilleure qu'elle ne l'imaginait, dit-elle, tout en lui reprochant au fond de son cœur de l'avoir privée de son fils en le fixant aux U.S.A., et de connaître mieux ses petits-enfants, qui lui ont témoigné de la gentillesse, et qui feront chez elle quelques séjours à l'occasion de vacances, pour découvrir le pays de leur père. Enfin son fils continue à lui rendre visite à chacun de ses déplacements professionnels en Europe, qu'elle guette avec impatience, et la vie de Monique est de nouveau et pour toujours une longue attente dans son appartement trop vaste et triste, avec ses photographies jaunies, sa décoration désuète et ses tentures fanées.

XVIII. Résurgence

On choisit ses amis, on ne choisit pas sa famille. Certes, mais pour toutes sortes de raisons – affinités, négligence, voire conflits de toutes sortes – il n'est pas rare que l'on cesse toute relation avec des parents proches, qu'on s'en tienne avec eux aux cartes de vœux du nouvel an, et que l'on continue à fréquenter plus ou moins étroitement des parents très éloignés. Tel était le cas, pour nous, de Gérard, cousin de Nancy à un degré si éloigné que personne aujourd'hui n'est en mesure de le situer.

Gérard est le seul militaire que nous ayons fréquenté, non par ostracisme, mais parce que nous vivons dans une sphère très éloignée de cette profession et qu'en France, on ne mélange pas les torchons et les serviettes. Il faut dire aussi que sa carrière fut atypique, et pourtant nullement exceptionnelle dans sa génération. Fils d'un bougnat « monté à Paris » qui sous l'Occupation l'avait placé en sécurité, croyait-il, chez un cousin, dans son Auvergne natale, il s'était engagé dans la Résistance en 1943 – il avait 18 ans – et s'étant retrouvé en 1946 dans l'armée avec le grade de sous-lieutenant, sans formation universitaire ou professionnelle et sans vocation dans la vie civile où il ne se sentait plus à l'aise, il s'était rengagé comme beaucoup de ses semblables. Il avait donc participé, dans les troupes aéroportées, aux guerres sanglantes et inutiles (pour les Français) d'Indochine et d'Algérie. Quand, au milieu des années 1960, on avait commencé à « dégraisser » les cadres devenus pléthoriques, il avait demandé, alors qu'une belle carrière était encore possible pour lui dans l'armée, à se reconverter dans l'Éducation nationale. Il cumulerait ainsi sa

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

pension militaire de chef d'escadron et son traitement d'enseignant, mais nous savions que ce n'était pas sa principale motivation et qu'il ne s'était pas remis d'avoir reçu l'ordre d'abandonner « ses » harkis en rembarquant, ordre auquel il avait d'ailleurs désobéi, comme certains autres officiers, sauvant plusieurs dizaines d'hommes qu'il emmena avec leur famille, leur évitant un sort épouvantable.

On sait avec quel plaisir les anciens combattants racontent leurs aventures. Même les anciens appelés qui n'ont pas eu l'occasion de combattre vous assomment de leurs souvenirs. J'ai même entendu récemment trois jeunes filles raconter pendant une heure l'épopée mémorable de l'unique journée qui remplace le service militaire de jadis, et si le quart de ce qu'elles ont dit est vrai – je n'ai d'ailleurs aucune raison de mettre en doute leur récit – je plains fort les instructeurs chargés d'affronter ces charmantes et turbulentes chipies, féministes et antimilitaristes. Gérard, lui, s'était engagé dans une nouvelle carrière qu'il aimait et où il avait fort bien réussi, dirigeant pour finir, avec autorité et doigté, un grand lycée technique de la région parisienne. La seule fois où je l'aie entendu évoquer ses souvenirs militaires fut lors d'une discussion sur le personnage du général de Gaulle, à l'occasion de laquelle il nous raconta l'impardonnable épisode des harkis.

Un autre jour, à l'occasion d'un mariage, et comme nous prenions l'apéritif dans le beau parc du petit manoir où nous l'avions fêté, la conversation étant amenée comme celle que je viens de rapporter sur la guerre d'Algérie par un convive qui se prenait pour un ancien combattant depuis qu'on lui en avait délivré la carte. Il avait en effet passé quatorze mois bien

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

paisibles dans des bureaux de ce pays. Il interpella Gérard, qui passait près de notre groupe, et lui demanda : « Vous qui avez eu un poste de commandement pendant la bataille d'Alger, comment expliquez-vous qu'un ancien Résistant comme Massu ait pu pratiquer la torture ? » Gérard eut un haut-le-corps et répliqua sèchement : « Je n'ai aucune explication à vous fournir ! » et il lui tourna le dos avec une impolitesse qui tranchait avec ses manières habituelles. Sur le moment, connaissant bien notre ami, j'expliquai cette bizarrerie par des problèmes de santé : depuis quelque temps, il s'était voûté et avait beaucoup maigri, et l'on passa à un sujet moins sinistre.

À quelques semaines de distance, Nancy rentra avec une amie d'enfance qui connaissait également Gérard, et avait assisté à la scène. Comme nous nous interrogeons sur sa santé, elle nous dit : « Ce n'est pas un problème de santé, Gérard souffre d'une grande contrariété, et j'ai bien peur d'en être la cause ! » Je surpris l'ombre d'un sourire dans les yeux de Nancy ; comme d'habitude, nous avons sans doute eu la même pensée : Gérard, veuf inconsolable depuis deux ans, ne vivait que pour ses enfants et petits-enfants, mais il restait bel homme et sans doute encore, comme il aurait dit dans ce qui lui restait du langage militaire, « opérationnel ». Ce qui ne cadrait pas, c'était notre amie, qui récoltait un succès mérité comme romancière, mais dont les charmes ne pouvaient attirer et encore moins désespérer le vieux soldat. Aussi Nancy dit-elle, avec une nuance de taquinerie :

« Tu nous intrigues, raconte-nous ton histoire !

– Je veux bien, dit-elle d'un ton hésitant, mais promettez-moi de garder le secret...

– Bien sûr », avons-nous dit, et nous nous sommes calés

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

confortablement dans nos fauteuils, au bord du fou-rire. Nancy versa un verre d'eau à l'oratrice, qui parla dans ces termes :

« Voici quelques années, le projet d'une nouvelle sur la guerre d'Algérie m'était venu, à la suite des déclarations du général Aussaresses reconnaissant avoir couvert les tortures et ordonné des exécutions sommaires. Comme souvent, j'ai laissé cela mûrir, et j'ai commencé à l'écrire après m'être rapidement documentée. C'était l'histoire d'un soldat du contingent peu politisé, mais sans haine, ni préjugés racistes, ni foi en l'avenir de « l'Algérie française » qui, entraîné par les circonstances, devient un impitoyable tortionnaire. Je n'étais qu'à demi-satisfaite du premier jet, sentant que le texte devait présenter quelques faiblesses historiques. J'eus alors l'idée de soumettre le tapuscrit à Gérard, dont je connaissais la gentillesse et qui, ayant vécu cette époque, était le plus qualifié pour me corriger et me guider. Quoique surpris, il accepta de bon gré ma demande de relire mon ébauche, car je m'étais bien gardée de lui parler du sujet pour ne pas l'influencer. La nouvelle était courte, et je ne fus pas étonnée de l'entendre m'appeler au téléphone dès le lendemain soir, mais de la sévérité et de la véhémence de ses propos :

"Mais comment avez-vous pu, bégayait-il, cette nouvelle est impubliable, le personnage est ignoble, et ça sonne faux de bout en bout ! En plus, rien ne s'est jamais passé comme vous le racontez ! Je ne comprends pas ces intellectuels qui osent parler de ce qu'ils ne connaissent pas, et faussent complètement l'esprit des gens avec leurs inventions tordues !

– Bon, lui dis-je, pardonnez-moi si j'ai péché, je reconnais

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

mon ignorance, mais je n'ai jamais voulu empoisonner l'esprit public, et c'est justement pour cette raison, et parce que j'avais des doutes sur ce que j'ai écrit, que je vous ai consulté. Il me semble que si j'ai mérité ce savon, j'ai tout de même droit à des explications plus précises ! Je vous écoute ?

- Il y a trop à dire, il faudrait que je mette ça en ordre et qu'on se rencontre...
- Eh bien, je suis à votre disposition, rappelez-moi quand vous voudrez...
- Je crois qu'il vaudrait mieux prendre rendez-vous tout de suite, mercredi, dans six jours, par exemple ?" Son ton s'était radouci, et je le remerciai avant de raccrocher, troublée tout de même par la violence de ses reproches. »

Elle but un verre d'eau et reprit :

« La semaine suivante, je me rendis chez lui et le trouvai calme, mais les traits tirés. Pourtant, il avait aux lèvres son bon sourire amical. Il me conduisit dans son bureau, et commença à commenter mon tapuscrit en le feuilletant : je vis qu'il l'avait couvert de notes. Ses reproches portèrent d'abord sur le caractère de mon héros, auquel il reprochait sa misogynie et son insensibilité. Je lui fis remarquer que c'étaient des traits assez répandus et nullement invraisemblables.

"Passons, dit-il, mais il était déjà bien assez sinistre sans en rajouter !

- Sinistre ? Non, il le devient, et c'est précisément ce passage, cette dégradation qui m'intéressait. Mais je crois que votre critique principale portait sur la vérité historique ?
- Tout-à-fait, et je suis bien placé pour le dire...
- Je n'en doute pas, c'est même pour ça que je me suis

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

adressée à vous !

– Je veux dire que, comme votre soldat perdu, j'ai été sollicité pour travailler dans le renseignement...

– Et vous avez accepté ?

– Je n'avais pas le choix, mais je me suis promis de ne rien faire, j'ai passé deux jours à lire, enfermé dans mon bureau, et j'ai reçu une nouvelle affectation qui, je vous jure, n'était pas de tout repos. C'est la raison pour laquelle je suis encore mieux placé que vous n'imaginiez pour juger votre ouvrage – je ne parle pas, bien sûr, de sa qualité littéraire."

Là-dessus, il a repris par le menu chaque page : non, un colonel ne parlait pas de cette façon à un jeune aspirant, non, on ne torturait pas dans les casernes, non, on ne circulait pas librement sur les routes entre Oran et Alger à cette époque, non, l'officier des renseignements ne participait pas aux interrogatoires : ceux-ci se déroulaient en ville, en divers lieux : garages, caves, villas, appartements... et il se contentait d'y assister et de noter les renseignements obtenus, puis de rédiger son rapport et de le remettre à qui de droit... J'étais confondue, tant j'avais accumulé de bourdes ! Il revint ensuite sur le caractère de mon héros, qui décidément lui restait en travers de la gorge, j'écoutai bien poliment cette partie de sa critique, bien décidée à n'en tenir aucun compte, car enfin, si j'étais ignorante dans son domaine, j'en savais un peu plus que lui en psychologie. Pour finir, je le remerciai chaleureusement, et lui promis de lui soumettre de nouveau mon texte après réécriture. Celle-ci me prit huit jours, le sujet m'était devenu cher, j'avais à cœur d'écrire quelque chose de beau et d'inattaquable sur le plan historique. Enfin je pus lui expédier ma nouvelle, qui est, je crois, le meilleur texte que j'aie jamais écrit.

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

– Et pourtant, vous ne l'avez jamais publié, que je sache !
Pourriez-vous nous en prêter une copie ? »

L'écrivaine poursuivit, sans prendre garde à l'interruption :

« Cette fois, Gérard m'annonça qu'il passerait rapidement chez moi pour me rapporter mon œuvre, ayant à faire dans mon quartier, et rendez-vous fut pris.

Il se présenta avec une ponctualité toute militaire, refusa de passer au salon et même de retirer son pardessus, et tira de sa poche mon tapuscrit qu'il me tendit en disant : "Tenez, voici votre maudit texte !

– Vous avez encore relevé des erreurs ?

– Sur le plan technique, non ! Mais votre odieux personnage sonne toujours faux, comme l'ensemble du récit, et donne une idée fausse de ce qui s'est passé. Ce serait une mauvaise action de publier ce texte !"

Vexée, je ne pus retenir une phrase que je regretterai toujours :
"Avouez que vous en savez beaucoup sur la torture, pour un homme qui n'a passé que deux jours dans les services de renseignements, enfermé dans son bureau sans rien voir !

– Vous n'avez rien compris, personne ne peut comprendre s'il n'a vécu ces événements. C'était affreux, chaque jour il y avait des attentats aveugles, dans les endroits les plus fréquentés, rien que pour tuer et mutiler. J'ai vu l'un de mes camarades, qui effectuait comme moi son service militaire, et que sa femme, venant de métropole, devait rejoindre le soir même, abattu dans la rue, à dix mètres de moi. On devenait paranos, j'avais une chambre en ville, je n'y entrais que le pistolet au poing. J'avais bien bétonné tous les souvenirs de cette époque, je n'y avais jamais repensé, et il a fallu que vous..."

Et il se tut, étranglé par l'émotion. Bouleversée, j'ai pris mon

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

tapuscrit et l'ai déchiré méthodiquement en petits morceaux qui sont tombés sur le parquet. Gérard m'a simplement dit merci, a incliné sa haute taille pour déposer un baiser sur mon front, et s'est sauvé.

Nous avons rencontré Gérard peu après dans la rue, par hasard. Mal coiffé, avec une barbe de huit jours, il se négligeait, l'air anxieux d'un homme traqué. Il prit aussitôt congé. Nous nous sommes dit que les fantômes qu'il avait jadis enterrés sous une dalle de béton ne le laisseraient pas en paix avant de l'avoir poussé dans la tombe. Le printemps revint, l'été passa, et en septembre il répondit à une invitation. Il revenait, nous dit-il, de longues vacances au Chili chez un ancien élève. Rasé de près, bronzé, il avait retrouvé son allure habituelle, la tête pleine de souvenirs et de projets. Nancy et l'amie qui lui avait sacrifié son chef-d'œuvre n'en revenaient pas. Mais est-ce bien surprenant ? Pourrions-nous infliger des tortures à nos semblables ou en être complices, si nous ne savions pas que nous serons capables de nous le pardonner ?

XIX. Les victimes

J'ai rêvé la nuit dernière d'une très vieille femme presque centenaire que j'ai jadis connue. Elle avait la chance d'avoir conservé trois enfants qui n'étaient plus des jeunots, mais en avait perdu deux, à vingt ans d'intervalle, depuis longtemps. Elle en parlait parfois, en souriant... Elle m'a fait penser à d'autres vieillards endeuillés.

On les voit, comme des ombres furtives, dans les décombres de leur maison ou de leur cave, à Damas, Alep, Gaza, Aden... Leurs enfants et leurs proches sont morts, disparus ou partis vers Dieu sait quel destin. Parfois, un jeune garçon ou une petite fille sont restés auprès d'eux, par quelle suite d'accidents ? Comment survivent-ils, et pour combien de temps ? Qu'attendent-ils encore de la vie ?

D'autres, plus chanceux, ont trouvé refuge sous les tentes ou dans les baraques des camps de réfugiés en Jordanie, en Turquie, en Ukraine, en tant d'autres lieux et sur tous les continents. Ils y trouvent une sécurité relative, un minimum de nourriture, un peu d'eau, et la compagnie d'enfants et d'hommes et de femmes de plusieurs générations. Mais ils sont dans la précarité, la misère, déracinés, sans autre espoir raisonnable que de retourner un jour mourir dans ce qui fut leur maison, et qui ne sera plus qu'un amas de ruines.

D'autres (peut-on dire privilégiés ?), ne connaissent ni l'humiliation, ni la faim, ni le froid et vivent dans des intérieurs modestes, confortables ou luxueux, peu importe, à Paris, Tel-Aviv, Dallas, éparpillés sur la planète, mais la peur, la solitude

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

et le deuil sont également leur partage : actes de guerre ou attentats les ont aussi privés d'un fils ou d'une fille, ou les leur ont rendus mutilés.

Je voudrais croire qu'à partir d'un certain âge, il ne reste plus assez de larmes pour pleurer, et que les chagrins, les douleurs et les angoisses finissent par s'atténuer, comme les désirs et les sensations.

XX. Enfants

Les Beaux Soirs sont à coup sûr un endroit privilégié pour ceux qui n'ont plus la force ou le désir de se maintenir chez eux, et cherchent un havre accueillant pour finir leur vie, du moins tant qu'ils restent présentables ; c'est-à-dire tant que leurs cerveaux fonctionnent à peu près et qu'ils contrôlent leurs sphincters. S'ils passent l'une de ces lignes rouges, ils disparaissent sans bruit, envolés au premier étage en attendant de reprendre leur vol vers l'étage supérieur puis bien au-delà. Aussi les pensionnaires valides jouissent-ils du charme de la maison et du parc, et de la compagnie de personnes tout à fait fréquentables et souvent aimables. Mais enfin, on reste entre vieux, seul le personnel offre encore des visages lisses, des teints frais, des dos droits et de la vivacité.

Hier, j'ai aperçu un petit attroupement dans le parc. C'était une belle et tiède journée de printemps, et j'ai reconnu, de loin, des gens qui n'avaient guère l'habitude de se trouver ensemble, et qui poussaient de petits cris de joie. En nous approchant, nous avons reconnu au centre du cercle les arrière-petits-enfants d'une vieille dame que sa petite-fille lui avait amenés. Tous les pensionnaires les admiraient, certains voulaient les toucher, et l'on entendait des mots admiratifs : « Qu'ils sont mignons ! Comme ils sont gracieux ! Qu'ils sont beaux ! » Les enfants se prêtaient poliment et de bonne grâce à l'adoration des vieux, la petite fille, âgée d'environ cinq ans, avec le sourire, et son frère plus jeune d'un air indifférent. Ils n'étaient ni plus beaux ni plus laids que la plupart des gosses, ils étaient vêtus de l'uniforme actuel des enfants : elle d'une espèce de sac informe en guise de robe, lui d'une chemise à

Le Témoin gaulois – *Les Beaux Soirs*

carreaux et d'un jean, tous deux étaient chaussés de ces sandales minimales qu'on appelle « tongs » je crois.

Pourtant ils étaient, dans ce cadre, ravissants. La maman avait fait à son aïeule et à nous tous le plus beau cadeau, en introduisant parmi nous ces petits êtres tout neufs, qui regardaient le monde, émerveillés, et attendaient l'avenir avec confiance. Grâce à eux, c'était toute la vie qui recommençait, dans tout l'éclat de sa beauté, riche de toutes ses promesses.

XXI. En vitesse de croisière

Il y a deux manières d'accélérer le cours du temps, ou du moins la perception que l'on en a. Si l'on est jeune et actif, il suffit de s'étourdir par le travail ou la fête, et l'on dira : « Je n'ai pas vu la journée passer ! » Avec l'âge, le temps fuit de plus en plus vite pour la raison exactement inverse : les journées, toutes semblables, réglées par les habitudes que nous avons prises, et où il ne se passe presque rien, paraissent aussi courtes que des heures, on perd la notion du temps et l'on est tout étonné, quand on cherche à dater l'un des minuscules événements de cette existence, de conclure qu'il remonte non pas à la semaine précédente, mais à près d'un mois.

La première semaine de notre ultime séjour, dans un cadre inhabituel où nous avons rencontré beaucoup de visages nouveaux, nous a paru plus lente. Puis nous avons bientôt pris nos marques, et le temps a repris son cours accéléré, rythmé par l'invitation ou la visite hebdomadaire de nos enfants, les seuls faits marquants étant les visites surprises de nos petits-enfants qui de façon irrégulière viennent passer une heure ou deux avec nous, et quelquefois s'invitent à déjeuner à l'improviste, au mépris du règlement qui impose que les invités s'inscrivent, mais qui est heureusement appliqué de façon assez souple. Mais sans eux et le souhait de retarder le moment où je devrai quitter Nancy, et en dépit des conditions de vie privilégiées qui sont les nôtres, je suis heureux de savoir que ce genre de séjour n'excède généralement pas quelques mois à deux ans, parce que la peau d'un vieillard est un habit de plus en plus incommode et que j'aimerais au moins partir en possession de tous mes moyens intellectuels.

[Le Témoin gaulois](#) – *Les Beaux Soirs*

TABLE DES MATIÈRES

LES BEAUX SOIRS

Avant-propos	4
--------------	---

DERRIÈRE LES MURS

I. Hôtel Terminus	7
II. Premières rencontres	14
III. Les Destilleul	18
IV. L'intrusion	26
V. Un fâcheux	29
VI. L'enquête	32
VII. Confession	35
VIII. La photographie	45
IX. Mélissa	50
X. Un mari modèle	54

HORS LES MURS

XI. Annie	61
XII. Le mendiant	63
XIII. Veuvage	66
XIV. Revenants	70
XV. Sous les toits	74
XVI. Le sursis	80
XVII. L'attente	83
XVIII. Résurgence	87
XIX. Les victimes	95
XX. Enfants	97
XXI. En vitesse de croisière	99

[Le Témoin gaulois](#) – *Les Beaux Soirs*

Dans la même collection :

Témoignages

<i>Entre Mhère et Brassy</i>	(René Collinot)
<i>Rue Demours</i>	"
<i>Rue Sedaine</i>	"
<i>Petite Chronique du temps perdu</i>	"
<i>L'École, un monde clos</i>	"

Léon Ichbiah, matricule 173293

(Carnets de déportation rassemblés par René Collinot)

Fictions

Fantasques (Nouvelles, René Collinot)

Deux à trois (Contes par R., M. et P. Collinot)

Avant de vous quitter (Roman, Basile Montfort)

Adèle en ses trois vies (Roman, Myriam Yedll)